

LE LIBRE JOURNAL

de la France Courtoise



N° 42

DÉCADAIRE
de civilisation française et de tradition catholique

— Type de coréen vivant —

- Simone Veil pistonne la crapule exogène
- Quand les communistes applaudissaient l'occupant nazi
- Drogue : la cartel de Staline
- L'Afrique pourrie par la *démocrassie*
- Un inédit de Drieu la Rochelle
- Cohen retrouve son pyjama rayé et le capitaine Thon et ADG fait de l'histoire-G.O

Lettres de chez nous

NAVRÉS !

Nous sommes navrés d'avoir attendu deux relances de votre part pour renouveler notre abonnement au *Libre Journal*.

A vrai dire, le temps passe vite... mais il n'est pas question de vous lâcher ! Vous avez notre sympathie et notre admiration très sincères pour la ténacité et le courage qu'implique aujourd'hui le fait de prétendre remonter le courant au milieu de tous les chiens crevés qui s'y laissent descendre !

J.B. (La Boissière)

BON USAGE !

Je vous envoie un chèque plus "épais" avec mon réabonnement. Je sais que je peux compter sur vous.

Heureusement que vous existez, ainsi que "Présent", "National Hebdo", "Ecrits de Paris", qui constituent mes autres lectures.

Je me demande où vous "dégotez" vos

journalistes ! Quel talent, quel humour ! J'aurais du mal à vivre sans vous !

Mme M.T. (Paris)

A QUOI PENSEZ-VOUS ?

Vous proposez un journal de la France "courtoise", alors... qu'elle n'existe plus. Vous vantez le colonialisme qui a appor-

té la paix, la sécurité, la relative prospérité économique, la santé avec ses hôpitaux, la possibilité de s'instruire ... Inadmissible !

Vous me paraissez fâcheusement chrétiens et, en plus, chrétiens... croyants traditionnalistes... Vous êtes de droite ... crime abominable ! J'ai oublié : "Préférence française, en France"... ce n'est pas possible ! Hélas ! je pense comme vous et suis irrécupérable ! C'est pourquoi voici mon aide modique en espérant pouvoir la poursuivre. J'ai été enseignante dans une école privée, mère de sept enfants dont aucun n'est chômeur, ni n'a fait de prison, épouse fidèle d'un agriculteur, je n'ai pas de pension de réversion et ne touche que 5 000 F. par mois. Voilà comme notre pays reconnaît l'excellence de ses élites...

Mme R. du C. (Isle)

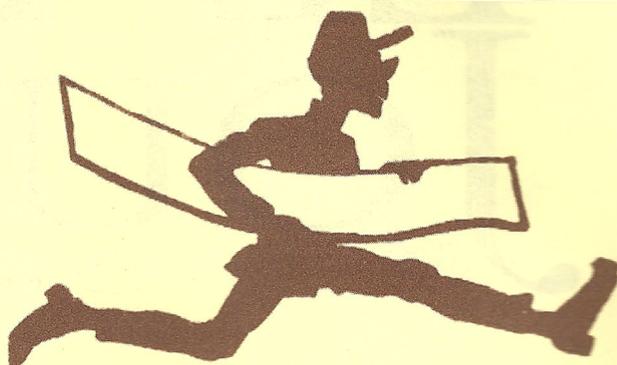
TOUT ME PLAÎT !

Je voudrais tant souscrire un abonnement d'un an, mais j'ai charge d'âmes et peu de moyens.

C'est pourquoi je profite de votre pacte-abonnement avec mensualité de 60 F.

Je compte les jours pour recevoir le *L. J.* :

"Editorial" : 20/20, "Mes



biens chers frères" de notre cher abbé : très bien étudié, je ressens bien tout ce qu'il écrit, car j'ai 72 ans et possède des trésors spirituels que la jeunesse ignore. "Lettres martiennes" : épatant. Continuez surtout !

Mme J.L. (La Seyne)

JE RÉCLAME

UN "QUINCADAIRE" !

J'ai eu très peur, je me voyais déjà sombrant, perdant pied, plus atteint chaque jour par cette marée de putréfaction, cette pourriture médiatique, tout ce fatras glauque, bas, répugnant... en un mot, moderne et libéral. Aussi à votre dernière relance (je n'ai pas reçu les autres... merci la Poste), je me suis vu un instant privé de l'antidote, du contrepoids. Vite, n'interrompez pas, ou je sombre ! D'ailleurs, pourquoi pas un "quincadaire" en dix jours ? Il y a quand même

neuf jours sans *L. J.* à se mettre sous la dent ! Tenez bon pour nous !

G. de M. (Le Chesnay)

LONGUE VIE AU L.J.

Je n'ai pas reçu votre première lettre de rappel... Ce qui explique un peu mon retard à me réabonner ; mais il n'est pas question de laisser tomber un journal aussi bon. Je vous envoie 600 F et non 500 F. (car je ne vois pas pourquoi les anciens paieraient moins que les nouveaux arrivés...) J'aime ADG, contrairement à un de vos lecteurs du n° 39, car j'ai un besoin vital de "déconnaître horaire" !

J.D. (Charols)

RÉUSSITE

Votre *L. J.* est une réussite totale, absolue, dont je suis heureux de vous complimenter très vivement.

Il est, pour tout dire, pleinement français grand cru !

L.J. (Nice)

**LE LIBRE
JOURNAL**
de la France Courtoise

- Directeur :
Serge de Beketch
- « Le libre Journal
de la France Courtoise » est édité
par la Sarl de presse SDB,
au capital de 2 000 francs
- Principaux associés :
Antony, Beketch, Varlet
- Commission paritaire :
74 371

- Dépôt légal à parution
- Imprimerie G.C.-Conseil
3, rue de l'Atlas, 75019 Paris
- Directeur de publication :
D. de Beketch
- Ange tutélaire :
Françoise Varlet
ISSN : 1244-2380
Ce numéro contient un encart de
2 pages entre les pages 12 et 13

Renseignements
et abonnement
à **SDB**,
139 boulevard de
Magenta 75010 Paris
42.80.09.33

139, boulevard de Magenta
75010 Paris
Tél. : (1) 42.80.09.33.
Fax : (1) 42.80.19.61.

Editorial

Quelle France ?

Pour la deuxième année consécutive, "la France" donne six milliards de francs à l'Algérie. Elle est décidément généreuse "la France" ! Elle a les moyens "la France" ! "La France" ? Mais au fait, laquelle ? Pas celle que l'Algérie chassa voilà trente ans. Pas celle des rapatriés assis sur leurs valises pour ne pas s'allonger dans des cercueils. Pas celle où le FLN pourri de corruption a déversé son trop-plein de misère, de pègre, de sans-travail, de sans-espoir.

Cette France-là, pour dire les choses clairement, elle se contrefout de voir les anciens égorgeurs tomber sous les couteaux des nouveaux éventreurs.

Pas non plus la France des chômeurs, des nouveaux pauvres, des SDF, des RMistes, des vieillards qui crèvent de misère, des pêcheurs ruinés et des paysans génocidés. Pas la France des pieds-noirs jamais indemnisés, des harkis méprisés. Pas la France des jungles banlieusardes et des "Jeunes" inintégrables.

Pas la France du téléthon, du sidathon et de la recherche médicale financée par la mendicité publique

Cette France-là, elle a trop besoin de son propre argent pour le donner à de faux intellectuels, faux démocrates, vrais corrompus et vrais incapables.

Alors, quelle France ?

Eh bien ! l'autre : l'hexagone.

Le pays de cocagne de la canaille. De Mitterrand et de sa bande. Du fric vagabond ; des grands voyous et des gros initiés ; du consensus et de la connivence ; des copains, des coquins et des robins ; des politiciens voleurs et des députés corrompus ; des banquiers véreux et des ministres prébendiers, des Pelat, des Boubilil, des Boucheron, des Haberer, des Noir, des Léotard et des Tapie.

Ce pays pourri à l'os. Ce repaire de malandrins déguisés en professeurs de morale, de catins barbouillées en dames d'œuvres, de Tartufe qui battent leur coule sur la poitrine du voisin, de philanthropes errants, généreux avec l'argent d'autrui et prodigues des larmes, de la sueur et du sang d'un peuple qu'ils haïssent.

C'est cette "France"-là, ce pays "légal" de bandits et de tricheurs qui engraisse les corrompus d'Alger avec l'argent volé aux Français.

Et qui, en contrepartie, leur crache son mépris à la figure

Usque tandem ...?

S. de B



CHIRAC PANIQUE

 La nouvelle de l'hospitalisation de Mitterrand a fait trembler les plafonds de l'Hôtel de Ville. Chirac était ivre de rage de n'avoir pas été prévenu et totalement paniqué à l'idée que, faute d'une convalescence rapide, Mitterrand pourrait être conduit à démissionner.

PASQUA SOURD

 Le premier dont les oreilles ont sifflé, c'est Pasqua, accusé de n'avoir pas prévenu son chef. Or le ministre de l'Intérieur ne savait rien. Pas un policier des renseignements généraux n'a été capable d'annoncer avant la presse l'entrée de Mitterrand au service de chirurgie urologique de l'hôpital Cochin.

Explication: depuis l'affaire des « écoutes du PS » la police politique est en état de grève virtuelle.

BALLADUR SALAUD !

 Quant à Balladur, Chirac l'a carrément traité de « salaud » devant des témoins médusés. Le maire de Paris ne pardonne pas à son « ami de trente ans » d'avoir gardé pour lui l'annonce que Mitterrand n'avait faite qu'à lui seul, de son hospitalisation au lendemain des cérémonies du 14 Juillet.

SUCESSEUR NATUREL

 La cause de la fureur chiraquienne est on ne peut plus claire : selon la vulgate gaullienne, un « empêchement » précoce du président pour raison de santé ferait du Premier ministre le candidat « naturel » à la succession et, du coup, le maire de Paris apparaîtrait comme un danger pour l'union de la droite et non pas comme un concurrent normal.

MALADE MACHIAVEL

 Cela, Mitterrand l'a compris depuis longtemps. C'est même pourquoi, alors qu'il pouvait simplement différer le Conseil des ministres de 24 heures, il a décidé d'en déléguer la présidence à Balladur. Histoire de montrer à Chirac que,

Quelques nouve

Une idée signée Simone Veil : des emplois réservés aux gangs ethniques

A Sarcelles, dans la nuit du 11 au 12 Juillet, Jean-Baptiste Hervé, un Antillais, chef d'une bande de "blacks", qui avait, quelques jours plus tôt, rossé Joachim Benghi, un Africain, membre d'une bande rivale, a été abattu d'une décharge de chevrotines en pleine rue.

Dans la voiture d'où sont partis les coups de feu, et qui était conduite par une femme : Joachim Benghi, apparemment remis de sa correction, et deux complices, dont son propre frère.

Dans les heures qui ont suivi ce règlement de comptes tribal, plusieurs voitures ont été incendiées dans les rues de la cité César-Franck, et un magasin a été ravagé par une explosion. Ces violences étaient le fait de bandes allogènes qui entendaient protester contre cet "acte raciste". A savoir, l'assassinat d'un nègre antillais par un nègre africain à la suite d'une rixe.

En français : un règlement de comptes.

La même nuit, à Alfortville, un "jeune" de vingt ans a été mortellement poignardé par trois agresseurs dont l'AFP nous apprend qu'ils étaient "de type africain".

La victime étant "connue des services de police", il pourrait s'agir d'un règlement de comptes.

Dans le cas de Mamganga M'apopo Lindondo, c'est la victime qui était "de type africain". Les agresseurs, eux, étaient plutôt "de type maghrébin". Ils ont égorgé ce Zaïrois de vingt ans dans le RER. Sur le corps de Mamganga M'apopo Lindondo, les policiers ont également trouvé des papiers au nom de Aimé Mabela M'kaya. Il pourrait s'agir d'un règlement de comptes.

Le surlendemain, vendredi 8 juillet au soir, à Strasbourg, une aide-soignante FNS (française de nationalité et de souche), âgée de vingt-cinq ans, a été enlevée, violée, puis arrosée d'essence et brûlée vive. Ses agresseurs, nous disent les agences, sont des jeunes nés en France d'origine turque.

Les protagonistes de cette affaire sont, "Français issus de l'école républicaine"

La jeune femme venait de rompre avec son amant, frère de l'un de ses tortionnaires.

Là encore, les enquêteurs retiennent pour expliquer cet acte de pure barbarie primitive "l'hypothèse d'un règlement de comptes", mais ils ajoutent cette précision : "Règlement de comptes sur fond de différends culturels"

Autre drame "sur fond de différends culturels", les

souffrances infligées par un Imam de la région parisienne à sa propre fille qu'il séquestrait et torturait pour la dissuader d'adopter les mœurs du pays d'accueil.

Enfin, "différend culturel" encore : le meurtre d'une jeune "beurette" par l'Imam de la mosquée de Roubaix, à la suite d'une cérémonie de "désenvoûtement".

Cette dernière affaire de "différend culturel" est, sans doute, la plus significative puisque, nous apprend "Rivarol", la famille de la victime, à la demande de laquelle le rituel fatal a été entrepris, passait pour "un exemple d'intégration réussie" ; deux frères de la malheureuse sont infirmiers, un troisième est chef d'entreprise, le président de la mosquée est électricien et le "désenvoûteur" meurtrier est informaticien.

Tous les protagonistes de cette sinistre affaire sont, selon le "Monde", "Français issus de l'école républicaine".

Il faut donc se résoudre à cette évidence : en dépit des innombrables efforts et des milliards dépensés pour assurer "l'insertion" et "l'intégration", il continue d'exister en France des "différends sur fond culturel" entre FNS et FPPS (Français de nationalité et de souche et Français de papiers et pas de souche).

Ce n'est pourtant pas faute de multiplier les initiatives visant à l'intégration et



lles du marigot

à l'insertion des immigrés de toutes les origines et de toutes les générations, fût-ce au mépris de la Constitution qui établit l'égalité entre les citoyens, et en négligeant les lois et les règlements qui sont censés imposer cette égalité

Les journées parlementaires du RPR seront d'ailleurs consacrées à « l'exclusion ».

Ainsi, comme on sait, dans l'armée, certaines filières de formation, notamment dans le domaine de la mécanique, sont uniquement réservées aux JAOM (jeunes appelés d'origine maghrébine.), qui bénéficient par ailleurs d'un système de notation majorée pour les tests d'aptitude.

Ainsi encore, les ministères de l'Équipement, de la Ville, du Travail et de la Jeunesse viennent-ils de lancer une opération conjointe visant à distribuer mille vélos aux « jeunes des quartiers défavorisés ». Formulation qui cache une ségrégation ethnique.

De même, cinq cents « jeunes » originaires, eux aussi, des « quartiers défavorisés » vont-ils être pris en charge au mois d'août dans des centres de loisirs animés par des policiers.

À l'origine, le projet adopté par Pasqua visait à employer ces jeunes comme stagiaires dans les commissariats et à les « associer à des opérations de maintien de l'ordre » au tarif de cinquante francs de l'heure. Il semble que les policiers se soient formellement opposés à cette initiative qui évoque irrésistiblement le cas de Mohamed, jeune candidat au Bac, surpris en flagrant délit de tricherie, et qui annonçait froidement, la semaine passée, son ambi-

tion de devenir inspecteur de police.

Mais de toutes les opérations lancées à des fins d'insertion et d'intégration, la plus ahurissante reste celle du chantier de l'hôpital de Mantes-la-Jolie.

Là, selon le « Monde », six jeunes « durs » du Val-Fourré ont été embauchés après deux mois et demi de découverte et d'adaptation aux métiers du bâtiment.

Lorsque l'on se souvient des émeutes qui ont ravagé cette cité proche de Paris dans les années précédentes, et lorsque l'on sait quelle insécurité permanente y règne sous la loi des gangs ethniques, on n'a aucune peine à imaginer ce que peuvent être ces « jeunes durs » du Val-Fourré.

Mais où l'affaire devient proprement stupéfiante, c'est quand l'un de ses promoteurs, Farid Bouali, président du conseil de quartier du Val-Fourré, explique selon quels critères ces jeunes ont été sélectionnés pour rejoindre les équipes de coffreurs, ferrailleurs et maçons qui achèvent le gros œuvre de cet établissement hospitalier.

« J'ai volontairement proposé ceux qui n'avaient aucune chance d'être choisis sur curriculum vitae, ni de passer la barre des tests psychotechniques, car ce sont ceux-là qui sont le plus tentés de trafiquer des autoradios ou de vendre de la drogue dans leur cité pour se faire de l'argent ».

En somme, ce qu'explique Farid Bouali c'est qu'un jeune du Val-Fourré qui n'aurait pas eu d'antécédents judiciaires, qui n'aurait jamais volé, ni saccagé, ni trafiqué de drogue, qui aurait simplement suivi l'école, passé ses

diplômes et satisfait aux tests psychotechniques, n'aurait eu aucune chance d'être sélectionné par lui pour être embauché par la SICRA et la SOGEA, et rémunéré au SMIC.

Le privilège d'avoir un emploi est donc désormais subordonné au chantage à la violence urbaine. « Ou vous me donnez du boulot, ou je deviens un casseur, voleur, dealer ».

Le « Monde » publie d'ailleurs la réflexion de l'un des heureux élus : Moulay, vingt et un ans, né à Mantes, « défavorablement connu des services de police » : « Ce qui me motive le plus, c'est l'argent ».

On aurait pu attendre un peu plus d'enthousiasme de la part d'un jeune qui, contrairement à des millions de ses semblables, trouve du travail sans difficulté, et ce, sur la seule présentation de son mauvais dossier.

Mais après tout, il n'y a pas de honte.

Il existe en France vingt-cinq millions de travailleurs motivés par l'argent.

La différence essentielle, c'est qu'eux n'ont pas été recrutés, justement, parce qu'ils étaient défavorablement connus des services de police, sans qualification, réfractaires aux tests psychotechniques, voleurs probables d'autoradios et trafiquants de drogue potentiels

Le ministre de la Ville, Simone Veil, dont les services ont chapeauté cette initiative, n'est pas choqué par la mise en place d'un système qui privilégie les crapules au détriment des honnêtes gosses.

Il est envisagé de réserver 5 % du marché du bâtiment à ce type d'opération.

L'ayant pratiqué lors de la première cohabitation, il le juge aussi digne que Rocard d'occuper l'Élysée.

DELORS POUSSÉ



L'idée accessoire du Président étant que Chirac, s'il est

convaincu de ne pouvoir accéder à la magistrature suprême, utilisera, pour empêcher Balladur d'y parvenir, tout son pouvoir de nuisance qui n'est pas mince, comme Giscard peut en témoigner. Ce qui ouvrirait une autoroute à Delors qui, Mitterrand le sait, finira par « céder à l'affectueuse pression de ses amis ».

COLLUSION



Parmi les squatters installés de force par les gros bras du parti

communiste dans un immeuble parisien de l'EDF avec l'appui médiatique de l'Abbé Pierre, plusieurs islamistes accompagnés de leurs femmes en tchadors.

BIEN JOUE



Par ailleurs, les RG ont découvert que cette prise de squatt a

été montée par des cadres communistes de l'EDF qui gagnaient cet immeuble remarquablement situé du IX^e arrondissement pour y installer des logements de fonction.

Devant le refus de la haute direction d'engager les frais de réhabilitation, ils ont refilé l'adresse à leurs camarades. Du coup, la direction d'EDF est obligée d'engager une procédure d'expulsion et de restaurer l'immeuble, qui pourra alors loger des cadres maison.

A L'HOTEL



À ce moment, les squatters, islamistes ou pas, seront pris en

charge par la municipalité parisienne qui, comme c'est désormais l'usage, les hébergera dans des hôtels parisiens. Plusieurs dizaines de familles immigrées sont dans ce cas et il en coûte quelques centaines de milliers de francs chaque mois aux contribuables parisiens.



Les "de souche", eux, ne bénéficient d'aucune aide municipale au logement.

DELIRE

 Le juge des référés du tribunal de grande instance de Paris vient d'interdire la croix celtique au motif que, si ce symbole "a été érigé à des époques fort lointaines en Armorique, d'autres qui l'imitent ou s'en inspirent appartiennent à la symbolique nazie".
Reste à raser les cimetières bretons.

BIEN PAYE

 "Le Front national me soulève le cœur", avait déclaré Alain de Benoist alias Fabrice Laroche, gourou de la "Nouvelle Droite". Le Centre National du Livre, organisme de censure par le fric, toujours aux mains de la gauche, vient d'accorder une subvention à sa revue "Krisis". Encore un effort et il aura la Légion d'honneur comme Bedos.

DELATION

 Le "Canard enchaîné" dénonce la Faculté libre de lettres de Paris-Ile de France comme "Le Peniste" et exige la suppression de la subvention que le ministère de l'Enseignement supérieur et de la recherche verse à cet établissement parfaitement régulier (et dont le doyen prétendument "Lepeniste" est en fait orléaniste).
Reste à savoir si François Fillon, ministre de tutelle, sera aussi dégonflé que Pasqua qui, au lendemain de la dénonciation d'un policier des RG par le même follicule, avait limogé le fonctionnaire.

SIDA-X

 Pour le bicentenaire de sa naissance, l'Ecole polytechnique a fait très fort : le 14 juillet, les "X" ont paradé en arborant sur la poitrine le ruban rose du lobby sidaïque. Voilà quinze jours, un Algérien, prof dans cette école était arrêté pour trafic de drogue. L'année dernière, une élève avait répondu par un bras d'honneur à un journaliste qui lui demandait sa définition de la Patrie.
"L'élite de la nation" ...

Autres Nouvelles

Jirinowski : un provocateur juif financé par les staliniens allemands

Parmi les secrets mis à jour par les experts chargés de dépouiller les dossiers de la *Stasi*, police secrète est-allemande, deux découvertes intéressantes.

La première met en lumière les relations privilégiées que le *Mossad*, service secret israélien, entretenait avec la gestapo communiste.

Echanges de bons procédés, participations financières croisées, fournitures de renseignements et de faux papiers, tout ce petit monde s'est visiblement très bien entendu pendant une vingtaine d'années.

Dans le même temps, la *Stasi* protégeait les terroristes qui, s'en prenaient aux intérêts et aux personnalités juifs dans le monde. On pourrait y voir une incohérence si l'on ne savait pas que ces attentats ont eu

pour seul effet d'accréditer l'idée d'une recrudescence générale de l'antisémitisme.

La seconde découverte révèle que le fameux "leader-antisémite-ultra-nationaliste-néo-nazi-fascisant-d'extrême-droite" Vladimir Jirinovski a été généreusement financé par le trésorier occulte des communistes est-allemands.

Ce dernier, Werner Girke, est l'homme chargé de gérer les vingt-cinq milliards de marks que les communistes est-allemands ont volés et cachés avant de quitter le pouvoir et qu'ils utilisent aujourd'hui pour financer le retour au pouvoir du Parti dans divers pays de l'ancien glacis stalinien.

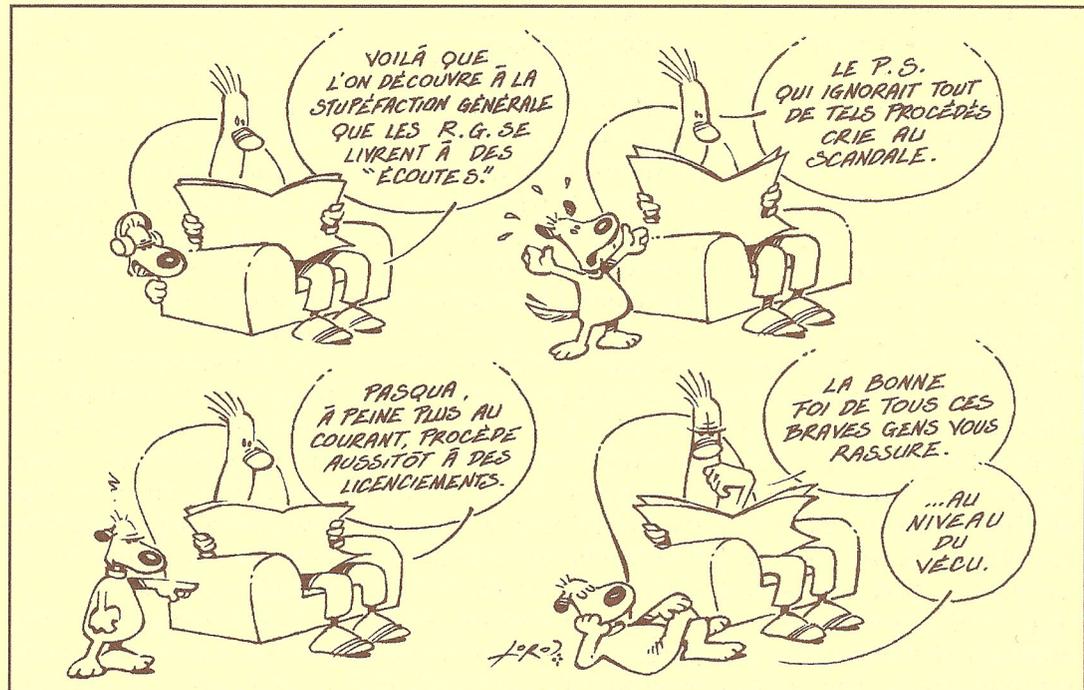
Sur ce trésor, cinq millions de roubles ont été versés par Girke à Jirinovski dont on a découvert par ailleurs qu'il avait falsifié

son identité pour cacher son appartenance à la communauté israélite soviétique et au KGB.

Un extrémiste de droite belliciste tonitruant et raciste hystérique qui est en même temps juif, kagébiste et financé par des staliniens allemands associés aux services secrets israéliens, on avouera que ça ressemble vraiment beaucoup à un provocateur.

On ne s'étonnera donc guère que le président de la commission d'enquête sur la *Stasi*, Manfred Kittlaus, déclare : "Les grands partis politiques veulent oublier tout cela, c'est un débat tabou en cette année électorale. Les moyens mis à notre disposition sont si réduits qu'on aboutira à une amnistie de facto."

Encore heureux si on ne le poursuit pas pour révisionnisme. ■



Terrorisme judiciaire

Les gazettes ont expliqué que c'est parce qu'il ne s'était pas présenté à l'audience que Jean-Luc Lundi, libraire-éditeur bordelais a été condamné à six mois de prison ferme pour avoir exposé à la vente quelques exemplaires des "Annales révisionnistes".

C'est faux.

Jean-Luc Lundi témoigne : "Le mercredi 29 juin, je devais comparaître à seize heures devant la chambre correctionnelle n°3 du tribunal de grande instance de Bordeaux ; conformément à l'article 411 du code de procédure pénale, j'ai demandé à mon conseil, maître Dominique Rémy, d'assurer ma défense

en mon absence. Le Président a jugé nécessaire ma comparution en personne et a renvoyé l'affaire à huitaine, donc le 6 juillet à 16 heures

C'est la raison pour laquelle je n'étais pas présent à 14 heures. Au mépris des règles les plus élémentaires du droit, le président Montant (ancien avocat, et qui connaît bien le fonctionnement des tribunaux) a décidé de me juger en mon absence, deux heures avant le moment prévu pour ma comparution.

"L'insupportable police de la pensée" du sieur Gaubert est si peu assurée de son bon droit qu'elle s'oblige à inventer des arguties procéduraires pour

justifier une décision qui relève tout simplement du terrorisme judiciaire : un an de prison dont six mois ferme et vingt mille francs d'amende pour avoir exposé à la vente quelques exemplaires d'une revue révisionniste interdite à l'affichage.

Rappelons que dans le temps où, pour ce "crime", on se prépare à jeter en prison Jean-Luc Lundi, père de dix enfants, les proxénètes de la presse pornographique bénéficient de l'appui de l'évêque Gaillot pour continuer à vendre impunément leurs abominations. (Jean-Luc Lundi, Espace Ulysse, 341 rue Georges Bonnac. 33000 Bordeaux) ■

Quand les communistes français invitaient le peuple à applaudir les soldats allemands à Paris

On était partagé entre le rire et l'indignation, le 14 juillet sur les Champs-Élysées, en découvrant le spectacle grotesque et scandaleux de quelques vieux communistes gras-souillés, boudinés dans leurs fausses tenues de déportés, et qui hurlaient des insultes à l'endroit des tankistes allemands de l'Eurokorps.

Ces vieilles crapules stalinienne ont vraiment tous les culots.

On aurait voulu coller sous le nez de ces "défenseurs de la mémoire" les articles que publiait leur journal "l'Humanité", le 4 et le 13 juillet 1940, en pleine débâcle.

Le premier s'intitulait : "Travailleurs français et

soldats allemands". En voici le texte : "Il est particulièrement réconfortant, en ces temps de malheur, de voir nombre de travailleurs parisiens s'entretenir amicalement avec des soldats allemands, soit dans la rue, soit au bistro du coin.

Braves camarades ! Même si ça ne plaît pas à certains bourgeois aussi stupides que malfaisants."

Le second, sous le titre "Le peuple de France veut la paix" appelait à la répression de la résistance naissante en exigeant "d'énergiques mesures contre ceux qui, par ordre de l'Angleterre impérialiste, voudraient entraîner à nouveau la France dans la guerre". Quant au troisième, paru neuf jours plus

tard, à la veille de la Fête nationale, il se félicitait une fois de plus de voir que "les conversations amicales entre travailleurs français et soldats allemands se multiplient".

L'auteur ajoutait : "Apprenons à nous connaître, et quand on dit aux soldats allemands que les députés communistes ont été jetés en prison pour avoir défendu la paix, quand on dit qu'en 1923, les communistes se dressèrent contre l'occupation de la Ruhr, on travaille pour la fraternité franco-allemande."

A l'époque, on ne risquait pas d'entendre les communistes siffler les Allemands sur les Champs-Élysées... ■

CONSOLATION



Heureusement, le même défilé a permis d'applaudir l'impeccable Légion étrangère représentée cette fois par la 13^e DBLE, stationnée à Djibouti sous les ordres du Colonel Jean-Pierre Perez. (que ses hommes appellent JPP), et qui est promis à de très prochaines étoiles, après avoir, loin des gestulations Kouchneriennes, réalisé un magnifique travail en Somalie. A la tête des légionnaires, deux des plus illustres figures de la Légion d'aujourd'hui : l'adjudant Touami, et le lieutenant Lianos.

SAPEUR ET SANS REPROCHE



Ces deux quadragénaires, engagés en même temps et qui ont fait leurs classes ensemble, sont légionnaires depuis vingt-cinq ans. Ils incarnent les plus belles vertus de la Légion. L'adjudant Touami, Tunisien musulman, est sous-officier des célèbres sapeurs, ce pourquoi il arbore une splendide barbe en éventail. C'est l'un des très rares sous-officiers que les officiers ne tutoient pas. Signe du respect exceptionnel qu'ils lui portent.

LE PACIFICATEUR



Le lieutenant Lianos, Grec orthodoxe, marié à une jeune femme corse, est le plus jeune et le plus décoré des officiers à titre étranger. Son œuvre en Somalie où, sans arme, il a littéralement ressuscité une ville envahie par soixante-dix mille réfugiés en proie à la terreur et à l'anarchie, remettant en place les édiles et les services municipaux, et rétablissant la paix civile, lui a valu le titre de "pacificateur de Baï Doa"

A KOLWEZI, DEJA...



Touami et Lianos participèrent tous deux, en mai 1978, à la légendaire opération de Kolwezi au cours de laquelle, on s'en souvient, les unités du deuxième REP de Calvi, placées sous les ordres du Colonel Erulin alias "Soleil", sauvèrent plusieurs milliers d'otages européens et indigènes des tueries organisées par les rebelles marxistes du Katanga.



1 732^{ème} jour A.C. En fouinant dans un recoin de ma cave, j'ai retrouvé une vieille malle. Et dedans, imaginez ma joie, mon bon vieux pyjama rayé ! Pas horizontales, les rayures, façon Chéri Bibi. Verticales. Façon Buren, de celles qui amincissent. A toutes fins utiles, je l'ai aussitôt revêtu : par le soupirail de ma cave j'ai ouïe-dire que les troupes allemandes ont défilé sur les Champs Elysées et que la résistance s'organisait autour de Robert André Vivien. A l'Elysée, Mitterrand, lui, a accueilli les envahisseurs à bras ouverts. Ça ne m'a pas surpris : j'ai déjà eu l'occasion de dire que ce type n'était rien moins qu'une taupe nazie qui fleurit chaque année la tombe du Maréchal et refuse de reconnaître la responsabilité de la France dans le génocide. M'est avis qu'il rêve de ressortir sa francisque de la naphthaline. Fausse alerte : cette occupation teutonne a finalement été la plus courte de notre histoire et entrera à ce titre dans le livre des records. Je n'en reste pas moins sur le qui-vive et garde toujours sur le dos mon pyjama rayé. Ma bonne étoile (de quelle couleur l'étoile ?) me dit que le danger n'est toujours pas écarté. Démonstration en a été faite par Antoinette Fouque dans le dernier numéro du mensuel « Passages » qui est une sorte de « Globe », Pierre Bergé en moins. Psychanalyste soixante-huitarde, « Fouquinette » c'est notre ayatollah du féminisme. Elle vient de découvrir un avatar caché du nationalisme : le familialisme. Un truc monstrueux « qui annonce la volonté d'enfermer les femmes dans la famille, le privé, la non-citoyenneté » en renvoyant « les Françaises au foyer et à un devoir conjugal et national : faire des enfants pour la France ». Comment ? en leur allouant une allocation parentale. Quelle horreur. Ce qui est, comme chacun sait, « un refrain connu de sinistre mémoire, venu du régime de Vichy ! ». A ce devoir « pétainiste », Fouquinette oppose le droit démocratique à l'avortement et à la contraception. Sauf, bien sûr pour la Bête immonde dont le ventre est toujours fécond. Et puis, pourquoi payer les Françaises pour faire des enfants quand les immigrés les font gratuitement ?

Jean-Pierre Cohen

par Henri de Fersan

Corée du Nord : la dynastie des Kim

Le 9 juillet 1994, mourait à l'âge de 82 ans l'un des pires tyrans de l'histoire, le dictateur stalinien Kim-Il-Sung ; ou plus exactement le prétendu Kim-Il -Sung. Le vrai aurait été tué en 1945 par les Japonais et remplacé par un agent coréen du NKVD sur ordre de Staline. Né le 15 avril 1912, maître absolu du pays depuis le 25 août 1947, ami personnel de Ceausescu (qui amorça sa politique de culte de la personnalité après son voyage en Corée en 1971), il fut à la Corée du Nord ce que Enver Hodja fut à l'Albanie et Mao-Tsé-Toung à la Chine.

Cependant, il inaugura une nouvelle dimension du communisme reprise d'abord par la Roumanie, puis par Cuba : le népotisme et la constitution d'une dynastie rouge. Mais à la différence des fils Ceausescu et surtout de Fidel Castro, Kim-Jong-Il a vraiment la possibilité d'être le successeur de son père. Cela ne se fit pas sans opposition de la part de la vieille garde du Parti.

Sa biographie offi-

cielle est un chef-d'œuvre de propagande, de langue de bois et de mégalomanies, qui pourrait prêter à rire si 22 millions de Coréens n'en étaient pas victimes. Né le 16 février 1942, il est présenté comme un héros de la lutte contre les Japonais (ce qui fait de lui un résistant à 3 ans, encore plus précoce que Jordy...) et aurait écrit à l'âge de huit ans un commentaire sur l'Etat et la Révolution de Lénine. Son palmarès universitaire, littéraire et artistique est bien évidemment proclamé « de qualité mondiale ». A l'école, il aurait prouvé à son institutrice que un et un ne font pas toujours deux et ses travaux sont qualifiés « d'œuvres maîtresses ».

Il aurait composé en outre plusieurs opéras, conçu le toit du grand stade Rung-na et écrit des livres « que le monde entier attendait », comme le déclarait une page de propagande dans le journal « *Le Monde* » (vous savez, celui qui donne des leçons de démocratie...). Une fleur, la kim-jongilia est même créée en son honneur...

Derrière la façade, Kim-Jong-Il, homme violent et buté, ne reculant pas devant les actions criminelles, tels le massacre de soldats américains à coups de pelle, l'enlèvement d'acteurs sud-coréens et le terrorisme aérien, n'est vraiment pas populaire. Devenu le « centre du parti » en 1974, celui que la propagande baptisa « l'Etoile polaire du Monde » fut intronisé successeur officiel aux charges paternelles en 1976, mais devant les réticences de la vieille garde, il fut exilé trois ans en mission diplomatique à Malte, le temps que Kim-Il-Sung effectue une purge sanglante. Victime de trois attentats en 1982, il fallut une nouvelle vague de purges pour qu'il fût définitivement installé comme dauphin.

Le 21 avril 1992, il fut nommé maréchal, prenant en main l'armée du pays.

Hélas pour les Nord-Coréens, Kim-Jong-Il est le « digne » successeur de son père, dont il ne possède même pas le sentiment de légitimité qu'avait le tyran décédé.



Et c'est ainsi...

par ADG

Deux articles ne seront pas de luxe pour traiter des vacances et nous verrons que nous en aurons oublié, mais on ne saurait les accabler trop : elles sont nécessaires à l'ouvrier comme aux gens de maison qui prennent ainsi des forces pour battre leur femme et casser nos sous-tasses à la rentrée.

Ce n'est pas pour me vanter mais les vacances remontent à la plus haute antiquité. Seulement, à cette époque dont nous ne cessons d'appeler de nos vœux le retour, on les appelait des guerres. C'était là l'unique occasion pour le gars des villes comme pour le gars des champs d'aller voir ailleurs s'ils y étaient, d'abandonner femmes et enfants sans faire jaser la concepige, de contempler du pays, de rapporter des souvenirs (pillage) et de graisser collectivement quelques autochtones sans avoir comme aujourd'hui besoin de s'assourdir dans les boîtes de nuit.

Et il était autrement plus satisfaisant de se dire qu'on avait fait Austerlitz ou Marignan plutôt que la Grande Motte ou Pornichet. J'en demande pardon à M. Trigano, mais Alexandre le Grand, Attila ou Bonaparte avaient une autre allure que ses chefs de village : on était alors plus fort en histoire qu'en G.O.

Ces préambules distingués étant faits, la réputation non usurpée de grand voyageur que nous avons dans les cercles les plus gitans, nous autorise à donner quelques conseils à ceux qui vont partir. Ils sont puisés aux meilleures sources et vous serviront, tant sur terre que sur mer (les personnes qui passent leurs vacances en lévitation ou dans une cave sont priées de s'adresser à B.H.L. et à Jean-Pierre Cohen) à ne pas vous faire gausser et à revenir, sinon entiers, du moins les morceaux en bon ordre.

Comment entraver un chameau ? Il faut le faire s'agenouiller dans la direction de la Mecque et lui atta-

PARCOURS DU CON VACANT (1)



— *Graissage
de l'autochtone*

— *Entrave
du chameau*

— *Proverbes
matelots*

— *Grandeur
consécutive
des vacances.*



cher un antérieur, genou plié. Il peut ainsi se relever et clopiner sur trois pattes pour brouter vos chemises et votre bermuda qu'il préférera toujours au meilleur lichen. N'entrez pas les éléphants à moins d'avoir un fort mouillage et n'oubliez pas qu'il mange 200 kilos de feuilles par jour, ce qui vous laisse des loisirs pour lire « Le petit télégramme de Dalli-Rajhara ».

A bord d'un bateau, n'oubliez jamais de vous munir d'un couteau-démanilleur avec épissoir et dégorgeoir à hameçons (ce dernier permettant aussi de décapsuler les canettes avant d'effectuer des œilletons épissés). Deux proverbes vous seront utiles à tout moment : « vent de nordet, jour il fraîchit, nuit il se tait » pour déterminer

le beau temps et « soleil en haubans, marin, mets ton caban » qui annonce un gros temps. A noter que si on part en voilier avec Joseph Grec, on a une chance d'apercevoir le capitaine Thon mangeant des sardines à Santander avec ses doigts. Chez les Inuits, pas la peine de demander des nouvelles du docteur Schweitzer, on leur a fait le coup cent mille fois et ils n'ont toujours pas compris l'astuce, ce qui fait qu'ils vous refusent séchement leur épouse et que vous devez vous contenter du grand phoque.

A Lamotte-Beuvron, une grenouille se dit une « guernazelle » et un mouchoir à priser un « tabatou ». On descendra chez Tatin plutôt qu'au motel des Bruyères.

En Afrique australe, si on n'a pas le savant professeur Lugan sous la main et qu'une mouche « toumbo » est venue sur vous pondre, ne vous grattez surtout pas sous peine d'infection. Attendez plutôt que le ver perce sous l'enflure et montre sa petite tête curieuse du monde qui l'entoure. Pour accélérer le processus de sortie de ce charmant crustacé, vous pouvez soit jouer de la flûte de paon (avé les plumes), soit boucher le trou avec de la vaseline. Comme la larve a besoin de respirer, elle s'extradera plus vite.

Voyage en péniche : les bittes s'appellent des bollards, la barre le macaron et le Duc d'Albe n'est pas une fantaisie sexuelle mais un pilotis d'amarrage. Pensez à consoler le canal quand le ciel est si bas, sinon, il se pend. Plongée sous-marine : n'embêtez pas les requins comme je l'ai fait en mai dernier sur les bancs du Nord, en Nouvelle Calédonie. Ayant piqué un bébé, j'ai eu le désagrément d'être immédiatement présenté à sa famille. Je ne m'en suis tiré qu'en leur jetant un de mes propres enfants en pâture (mais j'en ai tellement...).

Et c'est ainsi, dirliididi, que vos vacances seront grandes.



Dieu ou César

par Jacques Houbart

La percée de la drogue (2)

Après la vague des drogués soixante-huitards - «Il est interdit d'interdire» -, le nouveau raz de marée que nous évoquons dans le N°41 est contemporain de l'effondrement des frontières européennes, en raison de la levée du rideau de fer et de la politique suicidaire de Jacques Delors, président de la Commission de Bruxelles. La destruction des «cloisons étanches» a bénéficié d'emblée au négoce des trafiquants, et l'on comprend bien dans cette optique que les groupes de pression rouges, verts, roses ou noirs, ennemis des patries et adeptes du «dépérissement de l'Etat», cherchent maintenant à consolider leur victoire et à protéger leur fromage en réclamant la mise en place d'un marché libre des stupéfiants. Il va de soi que le bond en avant des cultures, des fabrications et du commerce criminels constituerait rapidement, avant même qu'on ait le temps de réagir, un empire colossal, infiniment plus redoutable que celui qui opère aujourd'hui. Et ceux qui prétendent que les prix du poison baisseraient devraient avouer carrément qu'ils sont complices du génocide, car tous ceux qui connaissent la question savent bien que, depuis de longues années, les patrons de la drogue ont organisé sur le plan mondial une régulation de cartel qui ne débloque la drogue - de même que la De Beers pour les diamants - que dans des proportions permettant des tarifs juteux.

Ou bien la Commission de Bruxelles - elle qui oblige nos paysans à laisser en jachère 15% de leurs terres arables - devrait aussi impérieusement ordonner à ces

paysans de cultiver des plantes vénéneuses. La corruption des dirigeants dans nos sociétés coupées de l'Esprit est telle que cette éventualité n'est plus à écarter.

Dès maintenant, les livraisons de drogue convergent vers l'Europe des quatre coins du monde. Comme nous l'avons indiqué à plusieurs reprises à nos lecteurs, les responsables communistes (en Chine, en URSS, en Amérique latine) ont depuis de longues années poussé la culture et le trafic des drogues afin de déstabiliser l'Occident et de soutenir les mouvements de guérilla.

Ces responsables, toujours virulents - au premier plan en Chine ou à Cuba, ou sous de nouveaux masques «pseudo-capitalistes» -, profitent maintenant de la démolition des cloisons étanches pour développer leurs activités mafieuses. Dans l'ex-URSS et différents pays d'Europe orientale, des chimistes de haut niveau ayant perdu leur emploi dans certaines usines privatisées sont en train de réunir des fortunes considérables grâce à la fabrication et à l'exportation d'amphétamines et de drogues de synthèse.

Plusieurs pays musulmans, anciens producteurs de drogue, souvent en coopération avec l'allié soviétique, profitent maintenant du boom. En plus du «Triangle d'or» bien connu, au sud de la Chine, le «Croissant d'or» dessine son profil courbe à travers le Pakistan, l'Afghanistan et l'Asie centrale. Provisoirement, à cause du danger bosniaque, la route traditionnelle des Balkans s'est infléchie, certains

convois traversant la Slovaquie vers l'Autriche, d'autres passant par la Bulgarie et la République Tchèque, d'autres cargaisons étant embarquées à Istanbul à destination de ports de l'Adriatique, comme Bari ou Trieste. Skopje, capitale de l'ancienne république yougoslave de Macédoine, est devenue une plaque tournante du trafic.

D'une façon générale, une douzaine de familles turques contrôle le marché européen de l'héroïne : on ne dit jamais en Europe que le courant de violence anti-turc dans la population allemande est essentiellement déterminé par l'activité des dealers turcs dans les rues des villes allemandes. D'autres pays musulmans sont parties prenantes : le Maroc injecte sur le marché depuis longtemps de la marijuana et du haschisch, la Syrie - puissance occupant le Liban et persécutant les chrétiens face à l'aboulie de l'Occident - cultive du pavot et de la coca dans la Vallée de la Bekaa. En Sicile, la Camorra et la 'Ndrangheta, deux familles de la mafia, sont en relation à la fois avec les familles turques dominant le marché de l'héroïne et avec le cartel colombien de Cali qui vend de la cocaïne et procède au blanchiment de l'argent dans des banques du Luxembourg et des Iles Caïmans. Des missions de contrebande et de diffusion de drogues sont souvent confiées à des courriers tunisiens, marocains, ou d'Afrique noire, parmi lesquels les passeurs d'héroïne nigériens passent pour infatigables et peu onéreux. ■

(à suivre)

L'Histoire à l'endroit

par Bernard Lugan



LA DÉMOCRATIE CONTRE L'AFRIQUE



La décolonisation a gravement perturbé les Afriques dans la mesure où les indépendances ont été le produit d'une idéologie importée : la démocratie. En imposant cette philosophie, les pays du Nord ont gravement traumatisé le continent noir.

Assimilationnisme et démocratie procèdent de la même philosophie universaliste. Pour cette dernière, l'Homme n'est qu'un à travers ses particularités continentales ; il suffirait donc de l'éduquer pour le faire accéder au "miracle des Lumières" et afin qu'il devienne un "citoyen du monde", adhérant aux "valeurs universelles".

La démarche des colonisateurs jacobins qui pensaient pouvoir, par l'éducation, transformer les petits Africains en fils de Gaulois et celle de ceux des partisans de l'Algérie française qui luttèrent pour l'assimilation sont philosophiquement très proches de l'actuel universalisme des "droits de l'homme".

Bien différente était la démarche des colonisateurs venus de la Tradition. Le maréchal Lyautey a merveilleusement résumé cette réalité quand, parlant des peuples de l'Empire, il écrivait : "Ils ne sont pas inférieurs, ils sont autres".

Cette phrase est à méditer car, s'ils sont "autres", nos "modèles" ne sont probablement pas faits

pour eux ou du moins, ne peuvent-ils pas leur être imposés sans adaptation. Or, par universalisme, par euro-péo-centrisme et parce que les idéologues gouvernent les pays du Nord, en s'appuyant sur les principes hérités de la révolution française, ces différences ont été niées.

Les Afriques en ont été mutilées car, sur ce continent ignorant la notion d'individu, l'on a plaqué celle — hautement individualiste — de suffrage universel. Sur ce continent ignorant tout groupement politique en dehors du cadre tribal, l'on a imposé une organisation démarquée de notre système parlementaire.

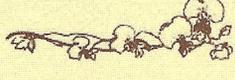
Plus grave encore, les équilibres ethniques africains ont été profondément perturbés par nos idées démocratiques dans la mesure où, au nom de la loi du nombre, les ethnies dominantes mais démographiquement minoritaires ont été supplantées par celles qu'elles dominaient, uniquement parce que ces dernières étaient les plus nombreuses.

Appliquée à l'Afrique, la démocratie n'a pas donné le pouvoir aux peuples les plus compétents, mais à ceux dont les femmes ont le ventre le plus fécond.

L'exemple du Ruanda constitue à cet égard un vrai "cas d'école", car enfin, ce sont les Tutsi minoritaires qui ont constitué ce pays. C'est le clan tutsi Nyiginya, qui lui a donné sa dynastie qui régna du XIV^e siècle à 1961. Avant les Tutsi, le Ruanda n'existait pas, les Hutu étant incapables de dépasser le cadre de petits groupements régionaux dispersés.

Or, au nom de la démocratie universelle, les missionnaires catholiques, récemment convertis aux idées de la démocratie chrétienne, ont mis à bas un édifice plurisécularaire en encourageant puis en soutenant la révolution hutu de 1959-1961. Au nom de la légitimité du pouvoir des plus nombreux, la France socialiste a ensuite totalement soutenu le régime hutu en place. Mais les vieux peuples ne meurent pas ; une poignée de guerriers tutsi — à peine 15 000 hommes — vient de reconquérir le pays constitué par ses ancêtres, mettant en déroute des millions de pauvres hutu inaptes à l'indépendance, mais certainement utiles subordonnés d'une ethnie qu'ils sont peut-être ataviquement programmés à servir.

Et la démocratie dans tout cela ?





Non, la France n'est pas modérée

Voilà cinquante ans jour pour jour, Pierre Drieu la Rochelle publiait "Le Français d'Europe", recueil d'articles littéraires et politiques. Le tirage détruit à la Libération, ce livre introuvable devint un mythe. Miracle : un jeune libraire vient d'en débarrasser un stock

d'exemplaires d'occasion. Il s'agit du solde en parfait état d'une réédition clandestine faite en Roumanie (!) En voici l'avant-propos, sans doute l'un des textes les plus intelligents écrits sur la France.

La France pays des coteaux modérés ! Quel est le médiocre qui a lancé cette bourde ?

Quel lecteur banal et incompréhensif d'Anatole France ?

La France n'est pas un pays de coteaux modérés, la France est un pays de montagnes. Elle se déploie entre les deux grandes chaînes de l'Europe et elle s'y accroche et elle y tient par des crampons indéniables. Dans son milieu, elle est toute soulevée, exhaussée, exaltée par son Massif Central qui empoigne et projette vers le ciel ses entrailles de feu. De feu éteint ? Peut être; en tout cas, ses plateaux battus et durcis par les vents et les soleils, ces causses largement exposés ne sont pas des 'repositoires bénins.

Certes, il y a les vallées, les bassins comme disent les géographes dans leur langage de fumiste et de ferblantier. Va pour les bassins. Il y a des bassins d'or et des bassins de fer. Il y a des bassins façonnés de main de maître. Et dans les bassins, il coule de l'eau. L'eau n'est pas un élément tranquille. La Garonne a de la pétulance, la Loire avec de la lenteur n'en fait pas moins son chemin, la Seine...eh bien quoi la Seine ? La Seine a engendré Paris qui n'a rien de modéré. Ni Balzac, ni Hugo, ni Baudelaire n'ont trouvé Paris modéré. Ni Péguy.

Et la Normandie qui est baignée par la Seine n'est pas une province modérée, la province qui a produit Poussin et Corneille, Flaubert et Barbey, Monet et Braque.

Je ne trouve pas modérés les coteaux qui entourent Paris. Montmartre n'est pas un coteau, ni Montparnasse, ni Ménilmontant. Ce furent des montagnes d'ardeur et de colère, des volcans menaçants pour la vallée. Il n'est pas indifférent que deux

étrangers aient élu les carrières de Montmartre comme lieu solennel pour y forger les serments les plus atroces qu'ait connus l'Histoire : le Basque Ignace de Loyola qui fonda dans ces antres (jamais visités de vous ni de moi) l'ordre des jésuites et le Sarde-Suisse Mara dit Marat, qui, traqué par les modérés de son ordre, y exaspéra dans son cœur, de manière irrémédiable, ledit ordre des Jacobins. Quant à Montparnasse, on n'en finirait pas d'évoquer tous les ardents qui y ont brûlé leurs savates. Ménilmontant a guerroyé pendant tout le IXe siècle, car les révolutions sont des guerres : guerres par elles-mêmes, elles sont nées de la guerre et engendrent la guerre.

(...)

Pour en revenir à la France en général, je parlerai de ses mers après avoir parlé de ses montagnes. Un pays qui n'est pas seulement borné par les Alpes et les Pyrénées, qui n'est pas seulement exhaussé par et exposé par le Massif Central, un pays qui est borné par un océan et une mer ne peut pas être un pays modéré, mesuré. L'océan atlantique n'est pas une école de modération ; ni en gros ni dans ses parties ; ni dans sa Manche, ni dans sa Mer de Bretagne, ni dans son golfe de Gascogne. Et la Méditerranée n'est une école de modération que pour les touristes riches qui embossent leurs yachts à Cannes. La Méditerranée n'a pas été une école de restriction et de rétention pour Puget, pour Fragonard, pour Mistral, pour Maurras.

Je ne crois pas que le vin soit un breuvage modérateur, je n'y trouve pas souvent la



pages

modération et quand je l'y trouve, c'est une modération qui n'est pas celle de nos modérés, de nos modérés d'hier.

Les Gaulois n'étaient pas connus pour leur modération. Les Romains non plus. Les Francs pas davantage.

Le moyen âge qui a tiré aux yeux de l'Europe l'exemple le plus abondant, le plus varié, le plus imposant de la nature française n'a point produit là un exemple de modération, ni les chansons de geste, ni les cathédrales, ni les croisades, ni les communes, ni les philosophies chrétiennes ne furent des mouvements retenus, contenus par la prudence et la méfiance.

Certes, il y a dans tout cela la mesure qui est dans tout chef-d'œuvre, la ligne qui ressaisit le mouvement et qui le discipline, qui le forge et qui l'accomplit, mais pensez-vous que ce que je vais opposer ici à la modération de nos modérés, c'est la folie, le chaos, le tumulte du néant ? Non, mais une passion qui se veut, qui se sait, qui se fait une force.

De ce point de vue d'architecture et de plastique, de ce point d'efficace et d'achèvement, la cathédrale de Beauvais elle-même est un chef-d'œuvre de mesure, sans quoi elle serait par terre depuis longtemps. N'empêche qu'elle se risque fort loin et fort haut vers le ciel.

Quand je dis vers le ciel, ce n'est pas que celui-ci soit plus profond que la terre. Le sacré et le divin sont autant que dans le ciel, dans la terre qui n'est d'ailleurs qu'une partie du ciel.

Pour en revenir à Beauvais, on peut dire, on est obligé de dire que le creuset de la France est dans ce bas-

sin de la Seine. Un bassin d'un singulier méta. C'est là que se sont épousés sans cesse le génie celte et le génie franc, et les génies de la Méditerranée. Magnifique résultat payé fort cher. Tout ce qui n'est pas la Seine et qui est presque toute la France dans la surface et la profondeur a apporté là, jeté là, sacrifié là ses forces vives et effacé, oblitéré beaucoup de son originalité propre au profit de ce relief unique et final.

Ceux d'entre nous (ils sont nombreux et peut-être de plus en plus nombreux) qui ont gardé et retrouvé le sens de leur recès natal, de leur provenance excentrique, ressentent fort gravement, fort douloureusement la cherté du tribut payé à la patrie. Une patrie, c'est une nécessité et une utilité (une sainte utilité) mais dans le sentiment des provinces, des pays, des climats qui se fondent pour fournir à son alliage, c'est un luxe dévorant comme tous les luxes.

Pour moi, je sais fort bien ce que la Normandie, la Bretagne et même le Vermandois ont dû retrancher de leur chair vive pour que Paris puisse vivre, survivre et revivre comme une courtisane-prêtresse insatiable, accroupie sur son lit de stupre, qui attend au carrefour de sa Babylone toutes les liqueurs du sexe et tous les bijoux de l'esprit.

Eh bien, ce Paris qui résume et consume tout, cette Seine où tout conflue, ce bassin où tout se perd, ce n'est pas un lieu de modération ! Diable, un lieu de grande perte et de grande création ne peut être un lieu de modération ! Paris établit une commune mesure entre les Bretons et les Provençaux.

Mais ce fut et c'est encore une mesure fort large où maint excès venu de la mer ou de la montagne a trouvé sa place sans se laisser réduire..

Et cette Seine même ne baigne pas des âtres si apaisants et si adoucissants. A en juger par tous ceux qui se sont acheminés de ses bords lointains vers ses bords plus proches ou qui même sont nés au plus près de son cours, sur ses quais bien réglés.

Villon n'est pas un modéré, Racine n'est pas un modéré. La Fontaine... Ah ! La Fontaine, voilà le champion des modérés. Eh bien oui, il y a La Fontaine. Et encore... car enfin il n'y a pas que les fables et il y a bien de la passion dans ses Poèmes (et une certaine furie dans ses contes). Mais enfin, admettons qu'il y ait La Fontaine. Champenois de survivance parisienne. La Fontaine et peut-être Corot ; Corot ? Eh bien non, pas Corot. Je ne confonds pas le fond et la forme. Je cherche la passion dans le fond et je la trouve. Et je trouve encore la passion autour de la forme, cette passion de la forme, de la plastique, de l'art. Cette frénésie vers la mesure parfaite. La passion artiste des Français. Voilà une passion à laquelle, à la longue, ils ont sacrifié beaucoup d'autres. Ou feint de les sacrifier. (...)

Dans ce bassin parisien brûlent les aromates de la passion artiste et de la passion idéologique ! Ce Voltaire. Et puis ce Delacroix. Et puis ce Baudelaire. Et puis ce Debussy. Pas mal pour les coteaux modérés de Paris de produire les vins lyriques de Villon, Racine, Baudelaire, Debussy.

Si c'est cela la modération,

alors j'en suis ! Mais ce n'est pas celle dont nos critiques et nos professeurs nous ont trop souvent rebattu les oreilles et qu'ils ont jetée au nez de tout ce qu'ils craignaient de ressentir comme violent, démesuré.

Je pourrais continuer longtemps. Et revendiquer la passion de chaque province. Et revendiquer la passion religieuse avec la passion artiste et la passion de pensée. Réclamer et acclamer tour à tour Calvin et Pascal. Accaparer Ronsard avec Rabelais. Discriminer dans Montaigne. Chanter à tue-tête tout le XIXe siècle, non pas dans sa passion superficielle et romantique mais dans sa passion profonde, vraiment épanouie dans le symbolisme.

Quand même, on ne peut passer sans nommer ces frénésies dans leur point le plus frénétique qui est le plus secret : le Musset du *Théâtre*, le Vigny de *Servitude*, le Baudelaire des *Carnets*, le Rimbaud de *La chanson de la plus haute tour*, le Nerval des *Chimères*, le Barbey de *L'ensorcelée*, le Villiers d'Axel.

Quel pays ! Quel peuple ! Et encore aujourd'hui ces furieux qui sont Giono, Bermanos, Céline et quelques autres.

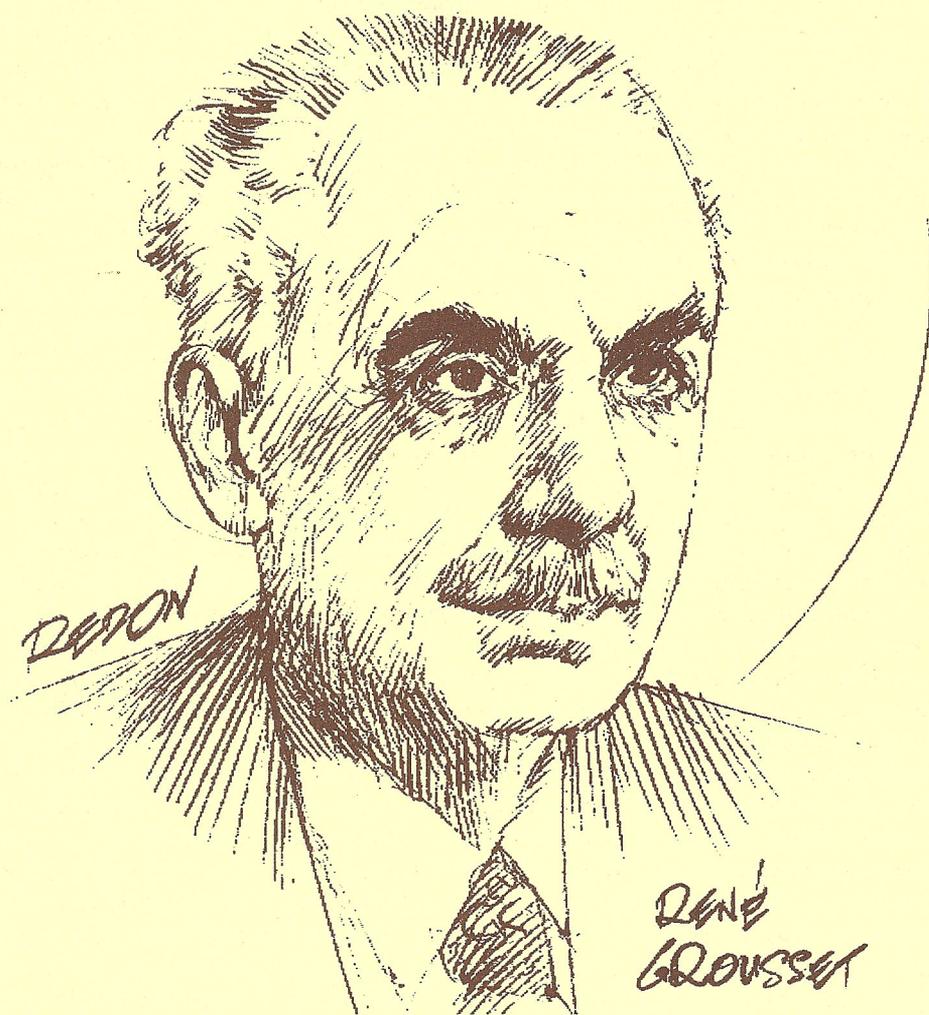
Mais venons-en à la politique ; car tout cela tend vers la politique, n'est-ce pas ? En tout cas, voici le peuple mesuré qui a produit ou favorisé les plus grandes démesures de l'Histoire : les Croisades, le Calvinisme, le Jacobinisme et Napoléon. Après cela, je tire l'échelle et je parle d'autre chose.

Pierre Drieu La Rochelle
Le Français d'Europe.
220 F franco. Gilles Goux
16 rue Frémicourt.
75015 Paris.



Les Provinciales

par Anne Bernet



René Grousset ou la France à l'Orient

Une œuvre historique se démode moins que celle d'un romancier. A moins de découvertes extraordinaires propres à révolutionner la recherche ou de changements fondamentaux dans l'approche d'une question, un grand historien reste un grand historien. C'est-à-dire qu'il demeure une référence, un maître pour les générations suivantes et que ses livres

continuent à figurer dans les bibliothèques, à être lus et réédités. Et, il s'en est fallu de très peu que René Grousset, l'un des plus éminents érudits de la première moitié de ce siècle, l'un de nos derniers humanistes et l'une des plumes les plus élégantes de son époque, soit tout bonnement voué à l'oubli, voire au franc mépris de ses successeurs. René Grousset s'était rendu coupable de plusieurs

crimes dont vous apprécierez la gravité.

Français et patriote, il ne pouvait s'empêcher d'être fier de la France et de le dire à la moindre occasion. Historien, il croyait que les masses ne sont pas les moteurs du monde et que les individus, souvent, l'emportent sur le nombre. Pis encore, il écrivait des livres qui démontraient cette vision. Enfin, catholique fervent, il avait la certitude qu'à travers les siècles, l'humanité était en marche vers son rendez-vous avec Dieu ; il osait l'affirmer avec une foi tranquille et convaincue. Si sa famille avait été proche de l'Action française, René Grousset lui-même

ne s'était jamais intéressé à la politique ni n'avait adhéré à aucun mouvement ; ce qui n'empêche nullement de le soupçonner de sympathies de droite. Il mourut à l'automne 1952, alors que triomphait la dictature intellectuelle marxiste. Ce parfait honnête homme, visionnaire du sens chrétien de l'Histoire, fut voué à l'oubli officiel. C'était ignorer un peu vite qu'il laissait une œuvre monumentale, de toute première valeur et qui continuerait, malgré Marx et consorts, à faire très longtemps référence. Ainsi Grousset survécut-il ; d'abord dans un cénacle insensible aux diktats de la mode. Puis, le communisme n'étant plus ce qu'il était, l'interdit qui pesait sur ses œuvres commença à disparaître. On entendit même Mitterrand, lors d'un voyage présidentiel en Turquie, citer les travaux du spécialiste qu'avait été Grousset et en prononcer l'éloge.

Réhabilitation inattendue, mais qu'on ne saurait, pour une fois, critiquer ! Enfin, harcelés par la dynamique petite fille de l'historien, véritable et fidèle gardienne de l'œuvre de son aïeul, les éditeurs, en France et à l'étranger, entreprirent de republier René Grousset. Cette quête a été couronnée d'un plein succès et l'intégrale de l'œuvre sera bientôt disponible à nouveau en librairie. Excellente occasion de redécouvrir de très beaux livres et un homme des plus attachants.

René Grousset voit le jour le 5 septembre 1885 à Aubais dans le Gard. Dans une région qui fut sensible au protestantisme et où la lutte religieuse fut longtemps violente,



les Grousset sont catholiques et attachés à leur foi comme on l'est là où elle peut être persécutée. Il appartient à cette génération élevée dans le culte des provinces perdues et l'esprit de la Revanche. Il lit Barrès, comme tous les garçons de son temps. Il le confiera : "La victoire totale, celle qui, depuis notre jeunesse, même quand nous affectons de ne plus y croire, constituait la raison d'être de notre génération." Il est rédacteur depuis 1912 à la direction des Beaux-Arts et conservateur adjoint du musée Guimet depuis 1913 ; il a déjà attiré l'attention sur ses premiers travaux d'orientaliste lorsque la guerre éclate. Porté par ce qu'un Anglais imbécile qualifierait un jour de "zeste de patriotisme gaulois", Grousset se jette dans la tourmente sans recul. Il sait pourquoi il se bat ; il sait ce qu'il défend et ce pour quoi il accepte de se sacrifier et de mourir. A sa façon, René Grousset, même parvenu à la trentaine, demeure un idéaliste, et il le demeurera jusqu'à sa mort. Il est très grièvement blessé et gardera toute sa vie des séquelles. Mais qu'importe ! "Fin de matinée, 11 novembre 1918. Parmi les troupes qui montent vers les lignes, la nouvelle pressentie, mais, tout de même presque fabuleuse, éclate. La victoire totale(...) nous la tenions dans nos mains". "Le rêve de notre enfance devenait la réalité de nos trente ans". La suite des événements sera infiniment moins idyllique que l'avait rêvé le jeune homme et les efforts de la liberté française et du libéralisme britannique, pour employer sa formule, connaîtront les succès que l'on sait... La seconde guerre mondiale et la défaite seront pour lui un choc terrible, ce qu'il nomme "le cauchemar" et dont il appréhende le

retour. Pour conjurer cette angoisse, il oppose l'universalité du Salut promis par le Christ à l'universalité des conflits et de la barbarie. Il est vrai qu'aux drames de l'époque, Grousset doit ajouter des tragédies familiales et ses propres soucis de santé. Il y a deux grands remèdes au malheur : la prière et le travail. Grousset, conservateur en chef des musées Guimet et Cernuschi, chargé de cours aux Langues Orientales, personnalité emblématique de l'école orientaliste française, avec les charges sociales et mondaines qu'entraîne ce genre de célébrité, trouve encore le temps d'écrire ses livres, la nuit, et de consacrer une partie de ses journées à guider et conseiller ses étudiants dans leurs recherches. Tous conservent le souvenir d'un homme chez qui la plus délicate courtoisie s'ajoutait à la charité chrétienne la plus vraie, la plus discrète et, par conséquent, la plus agissante. "Il arrivait à ce miracle de nous persuader que c'était le chagriner que de ne pas user de lui", disait son disciple, Bernard-Philippe Groslier, qui se souvenait aussi de ne l'avoir vu qu'une fois se mettre en colère "à propos d'un écart de français" et Grousset, citant Platon, avait coutume d'affirmer, s'agissant de la pureté de la langue : "C'est parler improprement, car on n'offense pas seulement la grammaire : on fait mal aux âmes". Puriste, mais sans pédanterie, Grousset entra à l'académie française en 1946 et choisit, pour la garde de son épée d'académicien de faire représenter le roi Baudoin IV de Jérusalem, le jeune héros lépreux qui maintint le royaume franc de Palestine, avant de succomber à vingt-quatre ans, son trépas sonnait le glas de l'épopée des croisades.

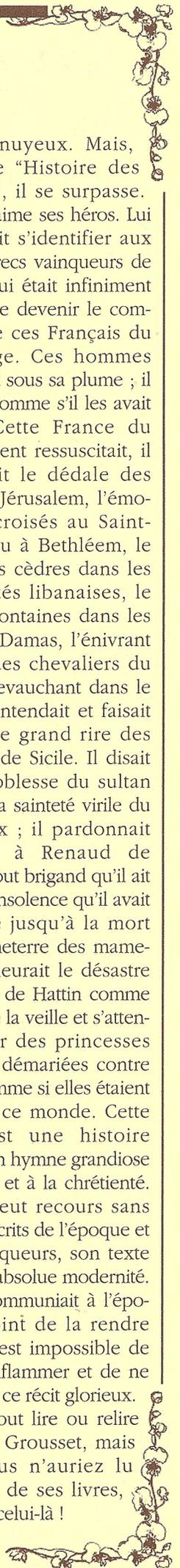
Car tel était le destin paradoxal de René Grousset qui, orientaliste des plus distingués, éminent spécialiste de la Chine et de l'Extrême-Orient, devait atteindre sa vraie gloire en abordant, en 1934, une histoire qui n'était pas son domaine, ce que l'université lui fit sentir avec son amabilité habituelle...

En étudiant l'Asie centrale, les chevauchées de Gengis Khan et de Tamerlan, les rois de l'empire des steppes qui le fascinait, Grousset devait un jour découvrir un nouvel horizon. Face aux hordes orientales, surgissait une autre armée venue d'Occident, levée pour libérer le tombeau du Sauveur et qui portait la Croix sur ses étendards. Bohémond de Sicile, Godefroy de Bouillon, Baudoin de Boulogne, Raymond de Toulouse et tous les barons de France arrivaient en Terre Sainte.

Misant sur les déchirements internes des principautés musulmanes de l'époque, les seigneurs chrétiens bâtissaient le Royaume latin et le maintenaient, près de deux siècles, avec un héroïsme inimité. Comment René Grousset, patriote et chrétien, aurait-il pu rester insensible à cet univers qui se révélait soudain à ses yeux ? Ainsi entreprit-il sa monumentale "*Histoire des Croisades et du Royaume franc de Jérusalem*". On a pu lui reprocher de n'être pas arabisant, de lire l'épopée franque avec une optique nationaliste et catholique. Rien n'empêchera cet énorme ouvrage d'être sans égal. Sans égal par la recherche, par l'effort de synthèse que personne, aujourd'hui encore, n'a pu égaler, par le style parfait et clair, et, enfin, par le souffle superbe qui soulève ces pages. Grousset, quel que soit le sujet qu'il aborde, n'est

jamais ennuyeux. Mais, dans cette "Histoire des Croisades", il se surpasse. C'est qu'il aime ses héros. Lui qui pouvait s'identifier aux guerriers grecs vainqueurs de Darius, il lui était infiniment plus aisé de devenir le compagnon de ces Français du Moyen Age. Ces hommes renaissaient sous sa plume ; il en parlait comme s'il les avait connus. Cette France du Proche-Orient ressuscitait, il connaissait le dédale des ruelles de Jérusalem, l'émotion des croisés au Saint-Sépulcre ou à Bethléem, le parfum des cèdres dans les principautés libanaises, le bruit des fontaines dans les jardins de Damas, l'énivrant bonheur des chevaliers du Temple chevauchant dans le désert. Il entendait et faisait entendre le grand rire des Normands de Sicile. Il disait l'infinie noblesse du sultan Saladin et la sainteté virile du roi lépreux ; il pardonnait beaucoup à Renaud de Châtillon, tout brigand qu'il ait été, pour l'insolence qu'il avait témoignée jusqu'à la mort sous le cimetière des mame-louks. Il pleurait le désastre des Cornes de Hattin comme s'il datait de la veille et s'attendrissait sur des princesses mariées et dé mariées contre leur gré comme si elles étaient encore de ce monde. Cette somme est une histoire magique, un hymne grandiose à la France et à la chrétienté. Quoiqu'il eut recours sans cesse aux écrits de l'époque et aux chroniqueurs, son texte était d'une absolue modernité. Grousset communiait à l'épopée au point de la rendre vivante. Il est impossible de ne pas s'enflammer et de ne pas vibrer à ce récit glorieux.

Il faut tout lire ou relire chez René Grousset, mais quand vous n'auriez lu qu'un seul de ses livres, que ce soit celui-là !



En poche

La grande histoire de la famille

Dans une époque délirante où un couple de lesbiennes ou d'homosexuels peut faire ou adopter des enfants, il est utile de se pencher sur le sort de la famille depuis l'âge des cavernes jusqu'à nos jours, de l'Extrême-Orient à l'Occident. Le Livre de Poche a confié cette étude à un groupe de chercheurs qui traitent le sujet en trois volumes : 1 - "Mondes lointains, anthropologie et histoire ancienne" avec une préface de Claude Lévi-Strauss. 2 - "Temps médiévaux, Orient, Occident" avec une préface de Georges Duby, et 3 - "Le choc des modernités, Asie, Afrique, Amérique et Europe". Tous les cas de figures sont donc envisagés, celui du libre choix des époux comme celui de la contrainte des parents. Les modes de fiançailles diverses à travers le temps aussi. Au XVe siècle en France, le fiancé donnait un objet à celle qu'il avait choisie, un gobelet d'étain, une ceinture, un fruit. Un tisserand de Nogent-sur-Seine, n'ayant rien de tout cela sous la main, déclara à Marguerite, veuve Jocomart, rejointe de nuit dans sa chambre : "Je te promets foy du corps que je t'aray en mariage", et, comme elle hésitait à se donner à lui, il aurait ajouté : "Afin que tu n'ayes pas paour que je t'abuse, je mets ma langue en ta bouche en nom de mariage." On constatera que les mœurs masculines évoluent finalement assez peu !!! Claude Lévi-Strauss nous explique : "Nous nous interrogeons anxieusement sur les formes futures de nos institutions familiales. Peut-être existent-elles préfigurées dans des sociétés différentes, anciennes ou contemporaines. Un inventaire raisonné, tel qu'on le trouvera ici, nous faciliterait la tâche, en nous aidant à reconnaître et à identifier des états en devenir, dont l'observation directe ne nous permet d'apercevoir encore que quelques linéaments." De l'ethnologie qui n'est jamais pédante, de la documentation historique souvent riante, ces livres valent le détour. Prenez-en le temps.

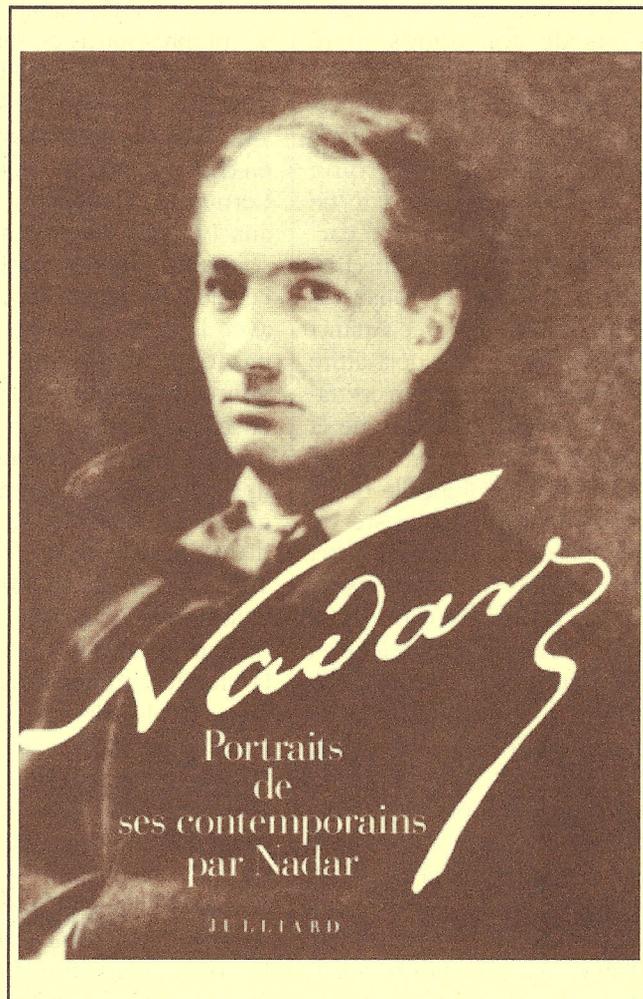
Anne Brassié

"Histoire de la famille" - 3 tomes -
Le Livre de Poche

C'est à lire

par
Michel Deflandre

Comment devenir célèbre lorsque l'on s'appelle Gaspard-Félix Tournachon, né le 6 avril 1820 à Paris, des œuvres d'un négociant et d'une rentière ? En prenant un pseudonyme, bref et brillant comme un éclair de magnésium : Nadar. La famille du futur photographe était d'origine lyonnaise et, en 1790, lorsque Collot d'Herbois vint dans la capitale des Gaules mater l'agitation royaliste, c'est dans l'imprimerie de la famille Tournachon que fut tiré le journal de Lyon et du département du Rhône, porte-parole de l'opposition à la terreur révolutionnaire. Victor Tournachon quittera Lyon en 1817 pour s'installer à Paris où naîtra son fils trois ans plus tard. Les années d'études du futur Nadar n'ont pas laissé une place importante dans l'Histoire. On sait néanmoins qu'il changea souvent d'établissement, probablement en raison d'un tempérament « tumultueux ». Il commencera, sans les achever des études de médecine. Ses vrais débuts professionnels auront lieu dans différents journaux où il effectuera des travaux d'écriture avant de se lancer dans la grande aventure du journalisme. Mais à cette époque, le métier ne nourrissait déjà pas son homme et



l'on vit Nadar successivement contrebandier, braconnier, sténographe, aide-sculpteur, secrétaire de député et même fabricant de tuyaux de pipes. En 1846, il entamera une carrière de caricaturiste et travaillera pour différents journaux. D'un naturel bohème, qu'il conservera toute sa vie, Nadar tâta de la prison pour dettes en août 1850... Passant d'un journal à l'autre, Nadar réalisera en 1854 le Panthéon Nadar, représentant plus de mille

personnages en quatre lithographies de très grand format. Cette œuvre assiera la renommée de son auteur. C'est en 1853 que Nadar deviendra photographe. En moins de trois ans, sa célébrité dans la profession est incontestable. Pour lui, la photographie qui venait de naître offrait au moins à [son] impuissance cette ressource de ne pas fatiguer trop longtemps les modèles. Photographe du Tout-Paris, Nadar est sans conteste possible



l'artiste qui aura su immortaliser les personnalités de son temps. En feuilletant cet ouvrage, on découvre avec émotion Théophile Gautier, dont le regard semble chercher au loin l'héroïne d'un prochain livre. En revanche, Gérard de Nerval porte dans les yeux les marques d'une tristesse infinie, celle-là même qui le poussera au suicide, dans la nuit du 26 janvier 1855. Ce recueil nous livre également le seul cliché original sub-

sistant de Barbey d'Aurevilly, immortel auteur des « diaboliques ».

Cette galerie de portraits nous invite à retrouver celles et ceux qui ont fait le XIXe siècle et la découverte de leurs portraits les approche de nous et nous les rend aussi familiers que ces photographies de famille que l'on découvre parfois dans un coin de grenier, au fond d'une malle poussiéreuse. Comme le souligne dans sa préface André Barret, à travers ces

portraits, l'humour de Rossini, le mystère de Beaudelaire, la mélancolie de Gautier, la dignité de Delacroix, la rondeur de Dumas père, la malice d'Offenbach témoignent d'une vérité que Sophocle énonçait il y a près de mille cinq cents ans : « Il est bien des merveilles au monde : il n'en est pas de plus grande que l'homme. » ■

Références Nadar, Portraits de ses contemporains par Nadar. Editions Julliard, 158 pages, 180 F.

« VERCINGÉTORIX »

de Jean-Michel Thibaux

La biographie passionnante, quoique mi-romancée, du premier héros de notre histoire nationale. L'on y voit le légendaire chef celte combattre, allié de l'Urbs, les Barbares teutons ; on l'y voit, ambitieux de bouter les prétoriens de la Louve hors de la future France, vainqueur à Gergovie des cohortes du divin Jules et vaincu par elles à Alésia ; on l'y voit mourir strangulé dans un carcel des bords du Tibre ; on l'y voit aimer Astia, la superbe sœur du roi des Eburons, Ambiorix... Une peinture haute en couleur d'un temps obscur, un récit qui ravira tous les Gallo-romains du XXe siècle, même s'ils ont le cœur plus romain que gaulois.

■ (Plon, 120 F.)

« LE LIVRE DES VAMPIRES »

de Manuella Dunn Mascetti

Depuis quand existent — peut-être... — les vampires ? Quelle apparence ont-ils ? Quels sont leurs mœurs et leurs coutumes ? Quels furent les plus fameux ? Quel processus transmue un mort-mort en mort-vivant ? Comment détruire ces monstres échappés de la tombe ? Ne cherchez pas, lisez l'ouvrage que voilà : illustré de deux cents reproductions d'œuvres picturales et photographiques, il vous instruira de tout ce qui, de près ou de loin, concerne les cauchemardesques créatures dont Dracula reste l'épouvantable archétype. Terrifiant...

■ (Solar, 150 F.)

« TENGU »

de Graham Masterton

Le énième chef-d'œuvre de l'un des maîtres du fantastique anglo-saxon d'aujourd'hui dont le talent égale, quelquefois dépasse, celui de Stephen King. Quelle plongée au fond des gouffres innombrables ! Tengu, le roi-démon japo-

nais, lâche ses hordes de guerriers cornus à travers les Etats-Unis qu'il veut, afin de venger l'humiliation qu'en 1945 a subie l'Empire du Soleil Levant, gommer de la carte du monde. On peut le comprendre... La technologie US paraît impuissante à vaincre les êtres infernaux qui renaissent, multipliés aussitôt qu'anéantis. L'oncle Sam va-t-il périr ? Ne rêvons point... De l'exotisme, de l'horreur, de l'horreur et de l'horreur. Vite, chez le libraire !

■ (Presses de la Cité, 120 F.)

« LE MAITRE D'ESCRIME »

d'Arturo Perez-Verte

Dans l'Espagne de 1868, les vieilles vertus chevaleresques disparaissent, remplacées par l'individualisme, le mercantilisme, l'esprit de lucre modernes. Toutefois, quelques hommes de fer maintiennent encore les traditions héritées des hautes époques. Don Jaime Astarloa, un maître d'armes de Madrid, est l'un d'eux ; et c'est plein d'une ombrageuse intransigeance, cœur et poitrine offerts, vrai miroir des valeurs de jadis, qu'il vivra les aventures nées de son tardif amour pour la belle dona Adela de Otero. Un splendide roman historique.

■ (Le Seuil, 99 F.)

« TALON ROUGE, BARBEY D'AUREVILLY : LE DANDY ABSOLU »

d'Arnould de Liedekerke

Le titre, emprunté à l'intitulé de l'évocation « aurevilienne » que Jean Silve de Ventavon écrivit, il y a quelques années, pour France-Culture, annonce clairement la nature du texte : un portrait hautain et flamboyant du fracasse Connétable des Lettres. S'il ne fait, bien sûr, point oublier celui, magistral, qu'en 1946 Hermann Quéru consacra au grand Normand, l'on ne saurait néanmoins ignorer l'ouvrage. L'auteur sait tout, ou

presque, de la psychologie, des goûts littéraires — et vestimentaires ! —, des idées philosophico-politiques, des amours, des amitiés de Barbey dont la devise eût pu être : « Dieu et le Roi, l'Honneur et les Dames. » Une œuvre qui donne l'envie de relire les trop sous-estimés « Memoranda », la très étincelante biographie rédigée de 1836 à 1864 par le Brummel valognais et qu'aujourd'hui les férus de bonnes lectures peuvent trouver chez le même éditeur. Du beau travail... ■ (La Table Ronde, Collection la Petite Vermillon, 45 F.)

« NOTRE MISSISSIPI »

de Claude Vermorel

En 1791, Renaud de Mortemer arrive en France avec une mission bien précise : obtenir de Louis XVI qu'il aide les Français de Louisiane soulevés contre leur nouveau maître espagnol. Le jeune ambassadeur cajun a mal choisi son moment et le Roi a d'autres soucis... Renaud mise alors sur l'aide républicaine. Il va vite comprendre qu'il a encore moins à attendre de ce côté-là. Commence une longue errance à travers l'Europe et le Nouveau Monde pour ce garçon mû par une seule obsession : l'indépendance de son pays.

Un bon roman historique sur une histoire mal connue d'une métropole systématiquement ingrate et oublieuse.

■ (Laffont, 455 pages, 130 F.)

« LE REVE AMÉRICAIN »

de Yves Cazaux

L'épopée de Champlain et de Cavelier de La Salle qui conquièrent non pas un royaume mais « un monde » pour la plus grande gloire de Dieu et du Roi de France. Que serait-il arrivé si l'Amérique était restée française et catholique au lieu de passer sous la domination anglo-saxonne ?

■ (Albin Michel, 540 pages, 150 F.)



Louis Ferdinand Céline

par Pierre Monnier

Dans sa prison danoise, Ferdinand noircit du papier : les premières pages de ce qui deviendra « *Féerie pour une autre fois* » que Gallimard publiera en 1953 après le retour de l'exilé. Le livre passera presque inaperçu tant se prolongent les méfaits de l'épuration. Seuls quelques maniaques insensibles aux influences y découvriront l'enchantement de la « petite musique » et de l'émotion qui secote sans que l'on désire y échapper... L'âpreté, la tendresse et les murmures de l'émotion donnent leur intensité aux souvenirs qui s'agglutinent et que l'auteur offre à la fois comme un témoignage de plaisir et un signe d'amitié... Cette évocation de Saint-Malo ! Trente pages d'ironie douce avec ses reflets de désuétude et la fascination du bonheur qui ressuscite... le vieux Casino : redents, flonflons, dentelles et intrigues... et « les bas noirs », et les hortensias !

L'impression d'aise et la facilité de l'écriture en osmose avec la violente apparition des images, le goéland retraits, le prince Rebelle sans défense devant l'agression des puces et du prélat, monseigneur de Cérise qui revient de Rome et qui meurt en apercevant les remparts, au loin : « Ah ! Malo ! Je te revois ma ville bien-aimée... »

Plus loin, une demi-douzaine de pages consacrées aux bruits font un mélange de bonheur et de stupéfaction, les hurlements nocturnes de la forêt tropicale et les cris du petit qui vient au monde : « Tous les vagissements me passionnent (...) les premiers cris, le premier cri ! Tout gras et glaires, mon affaire ! Les toutes petites tronches, écarlates, bleues, strangulées déjà ! Si j'ai aidé des

êtres à naître ! Comme ils arrivent ! Vous me remettez dans les souvenirs ! « Poussez ma petite dame... poussez ! » J'ai entendu bien des cris... je suis un homme d'oreille ! Mais le duo d'accouchement maman le petit gniasse, voilà un accord à se souvenir... La maman juste finit de crier, le même reprend ! » « *Féerie* » est un grand morceau de cette humeur lyrique à laquelle il était tellement attaché. La dédicace de l'œuvre est des plus explicites ou « significantes » pour parler comme eux... « Aux animaux, aux malades, aux prisonniers... » Sur les prisonniers, c'est, bien sûr, dans « *Féerie pour une autre fois* », rédigé en prison qu'il s'exprime avec le plus d'acuité. Sur la maladie, sur les tribulations du médecin de banlieue, c'est dans le « *Voyage* » qu'il dévoile avec pudeur son dévouement et sa compassion.

Quant aux animaux, c'est à maintes reprises, un peu partout, que se fait jour leur amicale complicité. Comme Paul Léautaud, comme Thierry Maulnier, comme Conrad, Lorentz, Ferdinand bavardait avec les animaux. « Toto » le perroquet se comportait comme un favori. Jaloux, possessif, il faisait comprendre à tous que seul à ses yeux comptait Ferdinand. Il sifflotait « Dans les steppes de l'Asie centrale » que son maître lui avait appris dans l'éventualité d'une occupation soviétique. A la mort de Céline, il cessa de parler, perdit ses plumes et demeura prostré pendant plus de six mois... Le compagnon le plus célèbre du couple Destouches est Bébert, le chat que Robert Le Vigan avait acheté à la Samaritaine. Bébert partagea l'exode et la misère des mauvais jours quand Lucette et Ferdinand gagnèrent le Danemark à travers l'Allemagne en

flammes... Il voyagea longtemps recroquevillé sure les billets cachés au fond de la sacoche que Ferdinand portait en bandoulière et qui, disait-il, lui donnait un air de Philéas Fogg... Bébert qui, d'un grognement, faisait taire et immobilisait les chats batifoleurs. « Le chat, c'est l'ensorcellement même, le tact en onde... » Bébert est mort à Meudon. Comme Bessy, la chienne berger allemand recueillie pendant les années d'exil, dans la chaumière danoise où s'ébattaient chiens et chats et que rejoignait chaque soir le hérisson venu boire son lait dans la petite soucoupe à son intention. Devant la porte, Bessy ou la fidélité. Que dire ? Si vous n'avez jamais lu « *D'un château l'autre* », allez-y. Lisez les quatre pages consacrées à la mort de Bessy. « Elle a souffert pour mourir. Je voulais pas du tout la faire piquer, lui faire même un petit peu de morphine, elle aurait eu peur de la seringue. Je lui avais jamais fait peur (...) Un moment, le matin, elle a voulu aller dehors. Je voulais l'allonger sur la paille, juste après l'aube. Elle voulait pas comme je l'allongeais, elle a pas voulu, elle voulait être à un autre endroit, du côté le plus froid de la maison et sur les cailloux. Elle s'est allongée joliment, elle a commencé à râler, c'était la fin.

On me l'avait dit, je le croyais pas, mais c'était vrai. Elle était dans le sens du souvenir, d'où elle était venue, du Nord, du Danemark, le museau au nord, tourné nord. La chienne bien fidèle, d'une façon. (...) Le nez vers ses forêts à fugue, là-haut d'où elle venait, où elle avait souffert, Dieu sait !... »

Céline décourage l'exégèse... Il suffit de le lire... ■



Fidèle au poste

par Serge de Beketch

La période d'été étant celle de la télévision à l'économie (rediffusions et "nanards"), on ne nous tiendra pas rigueur de traiter cette rubrique, elle aussi, à l'économie.

*Jeudi 21 Juillet
F3 20H50
"20 000 lieues sous les mers".*

Une merveille signée Walt Disney à l'époque où Steven Spielberg ratait probablement ses premières photos avec le Brownie-flash qu'il avait reçu pour sa Bar-Mitzvah.

Ou comment faire des économies en diffusant des grands succès de l'écran pour trois francs six sous.

*Vendredi 22 Juillet
F2 20H55 :
"Double vision"
M6 20H50: "Le sosie"*

Sur F2, une femme se fait passer pour sa sœur jumelle assassinée afin de démasquer l'assassin. Sur M6 un détective privé est victime de sa ressemblance avec un assassin.

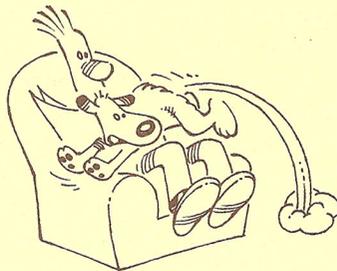
Ou comment faire des économies de cachets en faisant interpréter deux rôles par un seul comédien.

*Samedi 23 juillet
TF1 20H45
"Destins brisés :
Thierry Le Luron."*

Ou comment faire des économies en diffusant des montages de vieilles émissions cent fois revues et en baptisant le tout "hommage".

*Dimanche 24 Juillet
TF1 20 H45
"La Cage aux folles II"*

Ou comment faire des économies en usant jusqu'à la corde un sujet à succès.



*Lundi 25 Juillet
ARTE 20H40
"Les noces rouges"*

Ou comment faire des économies en diffusant pour la trentième fois les fantasmes anti-bourgeois du plus embourgeoisé et du meilleur (hélas!) des réalisateurs français vivants : Claude Chabrol.

*Mardi 26 juillet
Rien.*

Ou comment faire des économies d'électricité en ne diffusant strictement rien sur aucune des chaînes, qui méritent que l'on allume la télé.

*Mercredi 27 juillet
TF1 20H45
"Colombo" :*

Ou comment faire des économies en rediffusant perpétuellement depuis bientôt trente ans les mêmes vieilles séries à succès.

*Jeudi 28 Juillet
ARTE 20H40
"Jean Jaurès".*

Film d'Ange Casta suivi d'un documentaire sur Jaurès. Demain, sur la même chaîne, film sur Jules Ferry. Après-demain, film sur Léon Blum ? Ça va finir avec les Charlots dans une rétrospective des années quatre-vingt.

*Vendredi 29 juillet
TF1 20H45
"Les cœurs brûlés"*

Ou comment faire des économies en rediffusant le même feuilleton que l'année dernière avant de diffuser la suite tout en mettant dans le commerce le "roman du feuilleton".

A quand une "opération marketing" sur les lunettes d'aveugle de Mireille Darc ?

*Samedi 30 juillet
F2 20H50
"Fort Boyard" :*

Faux sorcier, faux pièges, faux dangers, fausses énigmes, faux fauves, fausses pièces d'or. C'est l'aventure "canada-dry".

Vidéo

« ILES ET DIEUX DE LA GRECE »

Documentaire de Jacques Lambert
Si le magnétoscope permet de regarder un film de fiction lorsque les programmes télévisés sont indigestes, ce qui veut dire trois jours sur quatre, cet appareil permet aussi de s'évader grâce à des documentaires de qualité si on n'est pas abonné à la chaîne câblée « Planète ». La collection Civilisations du Monde présente de nombreux documents de voyage parmi lesquels celui-ci, consacré aux îles et dieux de la Grèce. Si votre bourse ne vous autorise pas une excursion à Rhodes ou en Crète, il vous en coûtera moins de cent cinquante francs pour vous envoler vers le berceau de la civilisation.
(Distribution : Polygram Vidéo.)

« LES CLIP BROTHERS »

Film de Bill Fishman,
avec Tom Robbins.

Deux amis d'enfance décident de faire fortune grâce à leur passion commune : la musique. Décidés à se lancer dans la production de clips musicaux, ils devront vite déchanter. Ne réussit pas dans le show business qui veut, et nos deux compères vont devoir filmer des publicités, des testaments en vidéo et maintes autres prestations n'ayant que peu de rapport avec leurs ambitions. Cette comédie gentille bénéficie de la présence de Tim Robbins rendu depuis célèbre grâce au film « The Player ». Visible par tous les publics.
(Distribution : Delta Vidéo.)

« SILENT THUNDER »

Film de Craig Baxley,
avec Stacy Keach.

Un jeune homme qui réparait sa voiture au bord d'une route est fauché intentionnellement par un mystérieux camion, mastodonte à dix-huit roues. Le père de la victime, lui-même routier, décide de retrouver l'engin et son chauffeur meurtrier. Une poursuite s'engage, qui ne pourra s'achever que par la mort de l'un ou de l'autre. Le scénariste de ce film a sans doute été inspiré par le mytique « Duel » de Steven Spielberg, mais on ne boude pas son plaisir et on retrouve Stacy Keach, rendu célèbre par la série télévisée « Mike Hammer »
(Distribution : Polygram Vidéo.)



Sous mon béret

La plage sous les pavés

Profondément affecté par la mort de Kim Il Sung, le Capitaine Thon ne pouvait trouver le sommeil. Il se leva sans bruit ; une force mystérieuse l'attirait vers la plage d'Hendaye. Bientôt, il arpena la grève, le pantalon relevé sur ses mollets velus. L'eau n'était pas froide. Il respirait à pleins poumons l'air du large quand s'imposèrent devant lui les banderoles et les agrès du club Mickey par des spots éclairés. Il considéra longuement le trampolino, caressant de ses lourds doigts le tissu bleu marine, parsemé de fins grains de sable qui le firent songer à de la semoule à couscous. Enfin, il se glissa sur l'engin. Très vite, sous les étoiles et face à la lune, il enchaîna des sauts qui le propulsèrent vers les sommets de l'humanité. Fantastique kangourou, il mit même la main à la poche pour capturer papier et tabac et roula en altitude la cibiche du bonheur. Il était dans la béatitude absolue lorsqu'il tira la première bouffée au moment où le phare du "Cap Figuière" aspergeait de lumière un chalutier espagnol aux moustaches d'écume. Le retour vers le sol fut, hélas ! le dernier, les cent quinze kilos du Capitaine éventrant dans un cri rauque la toile peut-être usée. Enfoncé jusqu'à la ceinture, il était totalement bloqué par les sables, sémaphore désarticulé, appelant au secours les mouettes rieuses de ses bras tatoués. Soudain, il entendit un bruit sourd et régulier qui se rapprochait lentement. On creusait à proximité. Ses pieds nus furent titillés tandis que la plage se soulevait en une dune miniature d'où s'extirpa difficilement Jean-Pierre Cohen. Il s'épousseta dignement et tendit la main au Capitaine.—"Je vous dois une fière chandelle", dit ce dernier en allumant le briquet-bougie de son invention. Sans vous, je serais mort de faim dans le petit matin blême, sous les rires sadiques des enfants des colonies. Mais comment m'avez-vous trouvé ?" Cohen fixa un cigare sur ses lèvres de fier causeur.—"J'étais dans ma cave, près de chez Aimé Cougouren, quand je fus réveillé en sursaut par la vision de Kim Il Sung. Il me montra la sagesse, la lumière et la voie". Ce matin-là, le soleil se leva à l'Est. Derrière le toboggan, vers lequel se dirigeaient, à pas saccadés, nos deux jeunes héros.

Joseph Grec

Plaisirs de France

par Chaumeil

Les vins de Paris et d'alentour

La semaine passée, grâce à l'amitié chaleureuse de Vincent de Luca, président des Amis du Clos de Clamart, j'ai pu participer, dans une cave voûtée de Paris, à une dégustation très privée de vins provenant de la capitale et de ses proches environs.

Une dizaine de bouteilles dûment étiquetées au moment de leur bouchage, figuraient au menu, la quasi-totalité en blancs : un très agréable vin d'Argenteuil 1993, du Clos Mainville, de cépage Seyve-Villard, obtenu sur un hectare environ par le vigneron Defresne, dont la famille est établie là depuis le XIV^e siècle ! Avec ses dix degrés cinq, il moustillait légèrement à la langue, comme un vin honnête le fait au moment où sa vigne fleurit...

Ce fut ensuite un Rueil 1992, de cépage Sauvignon, Clos de Buzenval (un demi-hectare environ), à 13 degrés, vigne municipale ; un Bougival à 11,5 degrés du vigneron récoltant André Bourdin établi sur à peine un demi-hectare ; un vin de Clamart (c'est véritable « tous cépages ») ; deux vins de Montmagny 1993 à 11 degrés, le blanc de cépage hybride dit « Rayon d'Or » et de Chasselas, le rouge issu de plantet noir ; un Suresnes 1992 à 12 degrés, blanc de cépages Sauvignon, Sémillon, Muscadelle, vendangé sur un hectare municipal et vinifié par l'Association Saint-Eugène.

Enfin, un blanc 1992 de Sucs-en-Brie de cépage Sauvignon et Sémillon, minuscule vignoble municipal ; un vin de Dreux (vignoble municipal d'un peu moins d'un hectare), le Clos Saint-Thibaud, de cépage Chardonnay à 12 degrés. Et pour finir, un vin rouge produit à Paris intra muros, à 11,8°, issu du Pinot noir, implanté dans le petit Clos des Morillons, XV^e arrondissement et appartenant,

lui aussi, à la mairie du XV^e.

Tous ces vins étaient inégaux, bien sûr, mais tous parfaitement buvables et la plupart jolis au palais. C'était aussi l'avis de la quinzaine de dégustateurs présents parmi lesquels deux ou trois vigneron et, belle référence, un courtier-juré piqueur de vins de Paris...

J'ai ainsi appris que voici deux siècles environ, Argenteuil était la plus productrice de vin, en quantité, de toutes les paroisses de France. « D'Europe, en fait ! », a rajouté un optimiste... Mais il est vrai que la région parisienne regorgeait de vignobles.

On sait la superficie de celui de Bercy en 1811 par des documents de l'époque : 24 hectares, 95 ares, 97 centiares, ce qui pouvait bien donner quelque chose comme deux cent cinquante mille litres de vin. De grand vin, sûrement pas, mais de petit vin qui, débité dans les estaminets du temps, devait accompagner gentiment quelques terrines de venaison ou quelque fromage de Brie ou d'ailleurs.

L'entrepôt disparu de Bercy, remplacé à l'heure qu'il est par un palais omnisport et le ministère des Finances, a vu en un siècle, passer bien d'autres volumes de vin en provenance de toutes les régions viticoles de France, et même du monde.

Il faut savoir, en tout cas, que dès l'antiquité romaine, les vins du Paris jouissaient d'une grande renommée au point que l'empereur Julien qui régna sur Rome de 361 à 363 après Jésus-Christ, le nota dans ses écrits.

Sous Philippe-Auguste (début du XIII^e siècle) les deux rives de la Seine fourmillaient de clos et de domaines viticoles, tant à l'intérieur de l'enceinte construite sous ce roi, que dans les environs immédiats.

Nous nous amuserons bientôt à recenser les noms et les situations...



Rideau rouge

par Jérôme Brigadier

CINÉMA

“Pas très catholique” de Tonie Marshall

C'est le premier film de Tonie Lee Marshall... Ce qui en fait la demi-sœur de Mike Marshall, fils de Michèle Morgan et de... Bill Marshall ! Pas très catholique en effet... ni orthodoxe d'ailleurs.

La réalisatrice débutante a réussi sa distribution : Anémone, Roland Bertin et Michel Roux (trop rare sur les écrans), mais elle a raté son film. C'est comme en cuisine, il ne suffit pas d'avoir de bons produits, il faut aussi un tour de main. Cette petite comédie nous trace le portrait d'une femme ayant atteint la quarantaine (Anémone), détective privée. Elle a quitté sa douillette vie bourgeoise pour assumer son besoin d'indépendance.

Une de ses enquêtes la met en présence de son fils auquel elle ne s'était jamais intéressée. La rencontre aurait pu être éblouissante, elle est plate.

Tout cela se voulait une galerie de portraits de contemporains, ce n'est qu'un long corridor vide.

“Les Patriotes” d'Eric Rochant

Eric Rochant avait réalisé, il y a quelques années, “Un monde sans pitié” dont il était chic de chanter les laudes... Nous n'en fûmes point ! Maintenant, avec quelques moyens, il réalise un long film d'espionnage de deux heures vingt. Un jeune juif français réussit, à l'âge de 20 ans, en 1983, à se faire engager dans les services secrets israéliens. C'est son parcours à l'intérieur du Mossad qui nous est montré durant cette méthodique analyse de la manipulation. On découvre (mais le découvre-t-on vraiment ?) qu'un Etat “démocratique” utilise des méthodes indignes de ce qu'il prétend représenter.

Décidément, l'enfer est pavé des meilleures intentions et les salopards sont partout. Souhaitons à Eric Rochant d'avoir de solides cautions morales du côté d'Israël, sinon il risque quelques ennuis. Car bien que lénifiant, ce film montre des agissements épouvantables. C'est Yvan Attal (qui travaille pour la troisième fois avec ce réalisateur) qui prête ses traits au héros. La presse n'a pas tari d'éloges pour dire combien il est parfait, “enfermé dans un certain mutisme”, ce que nous tra-

duisons, nous, par un manque total d'expression. Un regard de veau mort-né n'est quand même pas le signe d'un grand talent. Le reste de la distribution rame sans direction et nous laisse indifférent. Ce n'est pas la piste aux étoiles de... David.

“Caro diario” (Journal intime) de Nanni Moretti

Nanni Moretti, qui interprète ici son propre rôle, est l'auteur du célèbre film “La messe est finie”. Pour sa huitième œuvre cinématographique, il nous offre en une heure quarante, très réussie, de partager son carnet intime divisé en trois parties. On découvre ainsi ses goûts pour l'architecture romaine, ses promenades dans les îles à la recherche de l'inspiration... La partie la plus attrayante (bien qu'effrayante) est celle où il narre avec force détails, tour à tour cocasses ou tragiques, ses déboires avec le corps médical. Nanni Moretti apporte à son film toute la faconde et le charme italiens sans jamais forcer le trait. Ce ton inhabituel a, paraît-il, fait sensation à Cannes. Alors...

« Bobosse » d'André Roussin

Voilà une idée formidable : monter à nouveau une pièce de Roussin. Parfait pour que la jeune génération découvre ce théâtre de boulevard où papa et maman prenaient tant de plaisir... Que n'a-t-on décrié ces auteurs légers et inventifs, passés de mode, car trop subtils...

Cette belle réhabilitation voulue par Jacques Crépineau bénéficie d'une lumineuse mise en scène, intelligente, signée Stéphane Hillel.

C'est Gérard Rinaldi qui reprend le rôle créé, en mars 1950, par François Périer. Son sens de la scène, acquis

depuis longtemps, et sa sensibilité éclatent dans ce rôle difficile. Rinaldi est digne de son célèbre prédécesseur. Il est ce charmant Bobosse qui se voudrait tellement un Monsieur terrible et qui n'y parvient pas... L'excellente distribution qui l'entoure est à la hauteur des quatre actes de cette comédie légère, mélangeant tantôt la vie réelle, tantôt la vie simulée au cours de laquelle le héros passe avec virtuosité du théâtre à l'existence quotidienne. Roussin raconte, dans ses souvenirs, qu'il écrivit cette comédie dans les années de guerre, entre deux descentes à la cave durant les bombardements... Comme quoi les Muses ignorent l'impitoyable cours de l'histoire ! *Théâtre de la Michodière (47 42 95 22)*

THÉÂTRE

Un jour

22 juillet 1936

Les héros de l'Alcazar

Refusant d'ouvrir aux hordes du Frente Popular la place qu'il gouvernait, le colonel don Jose Moscardo y Ituarte, commandant de l'Ecole militaire de l'Alcazar de Tolède, s'enferma le 22 juillet 1936 à l'intérieur de celle-ci. L'y avaient suivi une poignée d'officiers, de cadets, de gardes civils, de royalistes, de phalangistes, deux mille femmes, enfants et vieillards. Dix mille Rouges investissent le Saint-Cyr espagnol ; Moscardo et les siens ne peuvent espérer de salut que des troupes du général Franco, qui, venues du Maroc, ont débarqué le 18 à Algésiras.

Le 26, son fils Luis, un adolescent de seize ans, prisonnier des Gouvernements, téléphone à don Jose. — "Père, les Rouges menacent de me fusiller si tu ne rends pas l'Alcazar. Je sais ce que tu penses, mais je veux le tenir de toi". — "Mon ami, dit le colonel, blême, recommande ton âme à Dieu, et crie "Vive le Christ-Roi ! Vive l'Espagne éternelle !". Luis va tomber criblé de plombs... au cri de "Vive le Christ-Roi ! Vive l'Espagne éternelle !". Le jour, la nuit, les obus de 55 pilonnent l'Alcazar. Les assiégés demeurent impavides, ripostent. Les tirs de la seule pièce de la forteresse, les tempétueuses sorties à la baïonnette causent de meurtriers ravages chez les Républicains. Les semaines passent... Le 14 août, les brigades nationalistes du général Yagüe foncent vers Tolède, et, le 15, à l'Alcazar, on loue la Très Sainte Vierge. L'Ecole est une torche. Septembre... le 19, aux aurores, les Rouges inondent de benzine, dynamitent la tour ouest de l'inepugnable académie ; les garnissaires les expulsent de la brèche. Le soir, ils prennent le manège, et une foudroyante contre-offensive les culbute. Du 20 au 26, les Gouvernements lancent neuf attaques : neuf échecs ! Valera, le successeur de Yagüe, bloque Tolède. Le 27, la 5e Bandera et les Regulares pulvérisent les troupes rouges, sautent les enceintes ruinées de l'Ecole sous les hourras des braves de Moscardo. Ganté de blanc, don Jose accueillera Valera au milieu de la cour de l'Alcazar fracassé. Et à la question du général : — "Qu'avez-vous à signaler, colonel ?", il répondra simplement : "Rien à signaler, mon général !"

Jean Silve de Ventavon

Carnets

par
Pierre Monnier

Il est rare de donner le jour à un personnage assez fortement dessiné pour qu'il occupe à tout jamais la mémoire en servant de référence impossible à contester... Il faut Shakespeare, Molière ou Balzac pour assurer la vie éternelle aux amoureux interdits, à l'avare ou au père trop tendre, Roméo et Juliette, Harpagon, le père Goriot... Nos médiatiques et politiciens viennent de réussir dans ce genre un coup superbe. Ils ont, avec Bernard Tapie, créé pour toujours l'archétype du « présumé innocent ».

Football... Il arrive parfois qu'un joueur commette une maladresse et marque un but contre son propre camp. Il s'ensuit, pour le maladroit, une période de gêne plus ou moins longue... Dans le cas de la coupe du monde, le joueur colombien a tout simplement été assassiné. D'une façon générale, on pense que la riposte n'a pas été en proportion raisonnable avec la faute. On imagine ce qui arriverait à Chirac si les mêmes mesures lui étaient appliquées. Celui qui trahit Chaban-Delmas pour Giscard, Giscard pour Mitterrand, qui clame à des millions de téléspectateurs qu'il faut se battre pour défendre l'identité française et qu'être Français, ça se mérite, et qui l'année suivante, écrit cent cinquante pages exhaustives sur la situation en France en ne prononçant pas un seul mot sur les problèmes liés à l'immigration, celui-là, si nous n'étions pas bien élevés, il y a belle lurette qu'il aurait rendu des comptes.

A NOS ABONNÉS

Tout changement d'adresse doit être accompagné de vingt francs en timbres

Merci

Rendez à ces Arts

L'Hermitage

La fondation de l'Hermitage est d'abord un ravissant endroit de Lausanne. C'est aussi un lieu d'expositions prestigieuses. Et son nouveau conservateur, Joachim Pissarro ne faillit pas en présentant plus de quatre-vingts œuvres de Soutine, Utrillo, Kisling, Hayden, Derain, Fournier, Ebigne, Antcher, Valadon, et une vingtaine de Modigliani. Ces peintres ont en commun d'avoir eu le même marchand, Léopold Zborowski. Marchand d'art ! En voilà une nouvelle race de marchands qui a commencé de s'établir dans la seconde moitié du XIXe siècle, intermédiaire entre l'artiste et l'amateur. Elle s'est peu à peu rendue indispensable aux artistes qui n'ont pas le temps, aujourd'hui, de créer, de gagner leur vie et de vendre leurs œuvres à la fois. Les héritiers spirituels de Paul Durand-Ruel sont rares, qui donnait priorité à l'art sur l'argent ! Sborowski lui, arrive de Pologne à Paris en 1914. En 1917, il s'installe à Montparnasse. Il fréquente la Rotonde, et donc les peintres voisins, Kisling, Derain, Dufy... Quand d'autres, y compris des artistes, s'installaient plutôt dans le quartier de Verdun... Mais ceci est une autre histoire... Et Zborowski inaugure un nouveau style de marchand d'art. Celui « proche » des peintres, celui qui les maternelle, les entretient, supporte leurs engouements et leurs désespoirs. Tout cela sous contrat, bien entendu. C'est ainsi que Léopold va materner Modi dès 1916. Le peintre travaille dans la salle à manger du marchand, prend pour modèle sa femme et ses amis. Soutine sera plus dur à vivre. Il a un contrat quand même. Et c'est bien vu car, en 1922, Barnes passe par Paris et achète cent cinquante Soutine ! et quinze Modigliani à Zborowski. Le marchand est installé. Les peintres beaucoup moins. Peu de ses protégés ont fini leur vie sereinement. Mais lui non plus, il faut le dire. Il meurt en 1932, après six ans seulement de galerie, rue de Seine. Tout cela fait toutefois une intéressante exposition. Avec plusieurs œuvres jamais vues en Europe. Et la période blanche d'Utrillo, et des toiles de sa maman, Suzanne Valadon, qui n'était pas seulement la mère de son fils, et des nus somptueux de Modigliani, et Hayden, et Derain... Rien n'est simple...
Route du Signal, 2. CH 1000 Lausanne
8. Tél (021) 320 50 01 ; jusqu'au 23 octobre.

Nathalie Manceaux

Lettres Martiennes

par Martiannus *

Echines et bas morceaux

Il y a, cher ami, ici comme chez nous, des jours où tout va mal. J'avais pourtant inauguré ma journée de la manière la plus favorable, selon la croyance populaire et les dires de Monsieur Boubou Dialo, grand marabout africain, en écrasant d'une semelle distraite une production canine qui avait échappé aux soins attentifs de monsieur Chirac.

Les courses et démarches que j'avais prévues n'aboutirent cependant à rien de bon. Et elles me contraignirent à un long trajet en métro. Curieusement, la population que l'on rencontre là, loin du soleil, a néanmoins le teint hâlé, et même des plus foncés. Les visages pâles s'y remarquent vite. Des nouveaux sans doute. Presque à chaque station, un personnage geignard montait dans mon wagon pour expliquer que, sorti de prison, il sollicitait une aide financière pour n'y pas retourner. On a dû vider toutes les geôles.

Ce n'était pas une heure de pointe. J'étais assis. En face de moi, une femme, le regard bovin, ruminait sottement de la gomme à mâcher. Je m'attendais à chaque instant à l'entendre meugler. Son vis-à-vis, un vieux monsieur s'égosillait, la main en cornet acoustique : « Qu'est-ce que vous dites ? Parlez

plus fort. » Heureux sourd qui n'entendait pas le stupide martèlement qui s'échappait des écouteurs rivés aux oreilles d'un « jeune » hochant la tête, les yeux vitreux à chaque coup de tam-tam.

Bref, le mieux qui me restait à faire était, à l'instar du Terrien moyen de passer le reste de ma journée devant ma télévision. Au demeurant, j'avais fort envie de voir ce Tournoi des Cinq Nations dont on me disait grand bien. Je me représentais déjà les champions de ces nations revêtus de leurs armures et chevauchant la lance pointée en avant. J'imaginai les stridences des trompettes, le choc métallique des armes, les bannières flottant au vent du galop.

J'allumais mon poste. Le tournoi n'était pas encore commencé. On ne voyait que les échines et les bas morceaux d'hommes en culottes courtes qui, serrés les uns contre les autres, cherchaient quelque chose à terre. Ils se poussaient des épaules et leur masse oscillait quand jaillit d'entre leurs jambes une sorte de gros suppositoire. Tous se précipitèrent. L'un d'eux s'empara du suppositoire mais les autres eurent tôt fait de le rattraper. Puis il se remirent en tas, se bousculant, se trémoussant sur place. Au bout de quelques minutes de ce spectacle, je

m'endormis profondément. Et je ne m'éveillais qu'au crépuscule. Bien entendu, j'avais manqué le tournoi. Sur l'écran, deux petites pimbêches se racontaient leurs ennuis intimes et se félicitaient de ce que grâce au produit X elles se sentaient « fraîches et nettes ». Puis une dame vint se plaindre de ses troubles digestifs et recommander des fibres dont l'action bienfaisante améliorerait son transit intestinal. Enfin, un adolescent se fit claquer la porte au nez par sa très jeune « copine » parce qu'il avait oublié ses préservatifs. C'était la publicité.

L'appétit coupé, il ne me restait qu'à choisir mon programme de la soirée. On annonçait des variétés sur une chaîne, autrement dit cacophonies et vagissements. Sur sa voisine, un western : petites cervelles et gros calibres. Autre chaîne : un débat sur les tabous sexuels ; il en reste donc ? A côté, un film sur l'holocauste, le quatrième de la semaine.

Dernière chaîne, le sida : comment fournir davantage sans trop répandre la maladie ; la quadrature du cercle, quoi. Ecœuré, je fermai mon poste et je me fis la remarque que c'est quand elle est éteinte que la télévision est la meilleure.

* Pcc Daniel Raffard de Brienne

Mes bien chers frères

Il y a 200 ans

Le 17 juillet 1794, place du trône, aujourd'hui place de la Nation, seize carmélites du couvent de Compiègne étaient guillotonnées. Les cérémonies commémoratives ont lieu ces jours-ci. On a joué un peu partout la pièce immortelle de Georges Bernanos, « Dialogue des carmélites », sa dernière œuvre, son testament spirituel (1948). Entre la charrette et l'échafaud, les carmélites entonnent le *Salve Regina*, puis le *Veni Creator*. « Leurs voix sont claires et très fermes. La foule, saisie, se tait. » Chantent-elles comme des fanatiques, ou comme des illuminées ? Non, comme de faibles femmes. Elles demandent la force de l'Esprit Saint. Elles avaient été baptisées et confirmées, mais elles avaient gardé la faiblesse de leur chair. Ce qui définit l'Esprit Saint, chez saint Paul et chez saint Luc, c'est la Puissance. Et ce qui caractérise son action en nous, c'est la force. « Voici que je vais envoyer sur vous ce que mon Père a promis. Vous donc, demeurez dans la ville jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la Force d'En-Haut. » (Luc 24,49). Nous sommes à la fois enveloppés de faiblesse (He 5,2) et revêtus de la Force d'En-Haut. « La Puissance du Très Haut te couvrira de son ombre » (Lc 1,35). Nous ne rêvons pas d'invincibilité, ni ne nous complaisons dans la faiblesse. Nous n'opposons pas notre néant humain à une toute puissance divine, comme dans l'Islam. Je n'aime pas l'expression « faiblesse humaine ». C'est du côté de l'animal que l'homme est faible. Dans l'Écriture, ce sont ses genoux qui fléchissent, ses mains qui tremblent, son cœur, son âme qui défaillent. Nous opposons la force que l'homme trouve en Dieu à la faiblesse de l'homme sans Dieu. Souvenons-nous de David et de saint Pierre. Dans le *Veni Creator*, mais surtout dans le *Veni Sancte Spiritus*, nous offrons notre faiblesse pour recevoir en échange la force divine.

Abbé Guy Marie



La Grande Guerre

par Txomin

Un congrès islamo-sioniste

On l'a vu, il est imprudent, au plan de la vérité historique, d'imputer la responsabilité de la mort de l'Archiduc à la Serbie sur la seule "confession" de Prinzip dont on apprendra qu'il est loin d'avoir tout dit aux policiers qui l'arrêtèrent...

Le "nationalisme" de la Main Noire, la société secrète dirigée par le chef des services spéciaux de l'armée serbe, Dimitrijevic, et censée avoir armé le bras des assassins, n'avait rien à voir avec le nationalisme serbe.

Ce dernier, en effet, visait à réintégrer dans le territoire national la province bosniaque.

La société secrète à laquelle appartenait Prinzip était, quant à elle, fort éloignée de ce genre de préoccupation irrédentiste.

Très fortement teintée d'esprit maçonnique, elle travaillait principalement au renversement des monarchies austro-hongroise, russe et allemande.

C'est plus qu'une nuance.

D'ailleurs, une incohérence ajoute encore à l'improbabilité de la responsabilité de la Serbie dans l'attentat : les Serbes ne pouvaient évidemment pas ignorer qu'en ordonnant cet assassinat, ils prenaient le risque de déclencher des représailles austro-hongroises immédiates. Comment, dès lors, expliquer, qu'ayant atteint le but attendu, le gouvernement serbe recula piteusement, sans même un baroud d'honneur, au point d'accepter toutes les clauses de l'ultimatum de Vienne, y compris les plus rigoureuses ?

Autre élément troublant : le choix, pour cet attentat, d'une date et d'un lieu lourds de symboles.

Le 28 juin, c'est l'anniversaire de la victoire musulmane de Kossovo Polje en 1389, et Sarajevo, capitale d'un territoire historique des Serbes orthodoxes et des Croates catholiques, est cependant habité en grande majorité par des musulmans descendant des populations islamisées de force par l'occupant turc pendant quatre siècles de domination.

La visite à Sarajevo de François-Ferdinand, héritier du trône d'Autriche-Hongrie, un 28 juin, marquait donc avec une force symbolique toute particulière, l'irréversibilité de la mainmise austro-hongroise sur ce territoire séculairement sous tutelle ottomane.

Pour les islamistes "jeunes-turcs", un attentat dans cette ville, ce jour-là, contre l'incarnation d'un occupant exécré clamait à la face du monde que l'Islam n'avait rien perdu de son esprit conquérant et que, cinq siècles plus tard, la guerre sainte n'avait pas cessé.

Détail curieux et méconnu : quelques semaines avant ce 28 Juin 1914, Talaat, ministre turc de l'Intérieur et chef du Comité Union et Progrès, qui, un an plus tard, devait être l'un des responsables du génocide des chrétiens arméniens en Anatolie, réunit un congrès bizarrement baptisé "sionisto-islamique". Sept cents délégués israélites et musulmans se rencontrèrent.

A ce jour, les minutes de ce rassemblement semblent n'avoir pas été dépouillées, mais il ne serait pas surprenant d'y trouver le nom de Gavrilo Prinzip (dont l'origine israélite est donnée comme probable par plusieurs auteurs dont Ludendorff en 1935 et Degrelle dans «la pseudo-guerre du droit») et de son complice, Drulago Dukovac, qui fournit le revolver meurtrier et qui était musulman. A ce même congrès participa le Comité Union et Progrès, émanation de la confrérie des Bektachis, fortement implantée parmi les musulmans bosniaques et albanais.

En 1914, l'empire Osmanlis compte une forte communauté exilée d'Espagne en 1492 par Isabelle la Catholique et installée dans trois villes : Constantinople (où se tient le congrès), Salonique (où siège le Comité Union et progrès) et... Sarajevo, ville de haute tradition mosaïque, ce qui explique la récente mobilisation de l'intelligentsia juive européenne en sa faveur. Cette communauté israélite de Turquie avait été très majori-

tairement favorable au coup d'Etat du 23 juillet 1908, qu'elle avait salué comme un "miracle".

Cet enthousiasme de la communauté israélite pour une révolution islamiste ne surprendra que ceux qui ignorent les travaux d'historiens comme le Père Gabriel Théry, le Père Joseph Bertuel ou le professeur Max Cabantous, qui partagent la conviction que le Coran fut le produit de l'imagination de rabbins qui voulurent adapter le judaïsme aux mentalités arabes dans un double but : s'opposer à une éventuelle évangélisation des tribus bédouines et créer une force anti-chrétienne qui, un jour, pourrait abattre l'Empire byzantin.

On ajoutera que, jusqu'en 1917, le mouvement sioniste siégeait à Berlin et que c'est l'une de ses principales figures, le journaliste Bernard Stern, qui permit, grâce à une série d'articles du "Berliner Tageblatt", le rapprochement germano-austro-turc, faisant ainsi des islamistes d'Union et Progrès, les alliés des bellicistes allemands et autrichiens.

C'est d'ailleurs Gabrinovitch, fils d'un policier autrichien qui commit le premier attentat du 28 juin en jetant une bombe qui blessa un officier de la suite impériale.

Et ce sont les militaires autrichiens qui furent chargés de la sécurité du cortège de l'héritier. Cortège si mal protégé qu'un des témoins de l'attentat eut ce mot : "On aurait voulu qu'ils fussent assassinés qu'on ne s'y serait pas pris autrement."

Quant au responsable de la sécurité de la ville, le commandant du corps d'armée de Bosnie, le général Potiorek, il refusa, après l'explosion de la bombe de Gabrinovitch, de renforcer les mesures de protection : "Il ne se produira pas deux attentats le même jour à Sarajevo", décréta-t-il. Deux heures plus tard, François-Joseph et Sophie étaient tués.

Potiorek jeta un coup d'œil sur les cadavres et se tourna vers ses officiers : "A présent, dit-il, allons manger."